

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3134. — 62^e Année.

SAMEDI 12 JANVIER 1918

Prix du Numéro : 0 fr. 60.

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSELIN



AU-DESSUS DE L'ABIME.

Imagine-t-on les difficultés et les dangers que présente le ravitaillement des troupes, dans les montagnes escarpées de l'Italie?... Voici un camion automobile qui est venu s'arrêter au bord d'un précipice sur lequel il demeure penché. C'est miracle que les soldats qu'il portait aient échappé à la mort!..

JOURS DE GUERRE

JANVIER. — Judith Gautier. — Les promeneurs qui passaient en auto, sur la route, entre Saint-Lunaire et Dinard, croisaient parfois, vers la fin d'un après-midi d'été, deux femmes qui semblaient revenir de quelques visites. La poussière soulevée par les roues du véhicule les faisait s'éloigner précipitamment dans le pré voisin ou même entrer chez quelqu'un de ces petits commerçants des plages fréquentées, encore à demi-marins. On les y connaissaient bien toutes deux. Et c'est ainsi que, pour la dernière fois, je revois ces deux promeneuses, montées sur les dernières marches d'un escalier conduisant au magasin d'un épicer vers lequel l'approche de notre voiture les avait précipitées.

L'une était jeune, simplement vêtue, le regard intelligent. La seconde, assez forte, le visage à demi-voilé ou environné d'une écharpe, avait été belle. Ses yeux noirs, d'une douceur orientale, brillaient de cette flamme que l'âge adoucit mais ne saurait éteindre chez certaines créatures ayant possédé, à l'époque de la triomphante jeunesse, les priviléges de la beauté, de l'esprit, de la naissance ou de la fortune. La beauté et l'intelligence étaient échues à la fille de Théophile Gautier.

Ayant eu pour père un magnifique poète, une sorte de grand peintre allégorique, à la manière des Vénitiens du xv^e siècle, à la fois bohème et prodigue, artiste et généreux, aristocrate au sens « Renaissance » de ce mot et païen, Judith avait eu deux mères, les sœurs Grisi et avait grandi dans une atmosphère de théâtre italien, d'opéra et de ballet où la personnalité de Théo prenait l'apparence d'un Jupiter d'apothéose dans un spectacle de la *Fenice*, à l'époque du Carnaval.

... L'auto passait, soulevant la poussière. La brune Manola au profil de médaille, secouait sa robe et ses écharpes, puis, accompagnée de son Antigone fidèle, regagnait la petite maison de Saint-Enogat qui regardait la mer.

C'est dans son appartement de Paris, rue Washington, qu'il fallait voir Mme Judith Gautier, pour recomposer, à une époque toute différente de celle qui avait connu son rayonnement, le temps de ce rayonnement.

Le passé d'une femme, toute sa vie adonnée aux délices de la littérature, se révélait là. Elle savait magnifier la triste vie quotidienne en toutes sortes de variations, de travestissements, de petites modifications de rien du tout en apparence, mais qui finissent par faire, quand même, d'une bourgeoise assez morose une sorte de princesse des Contes.

Elle avait peint à l'huile les vitres des fenêtres de son salon. Du bleu, du vermillon, du cadmium, et c'était suffisant pour que le jour d'hiver en fût réchauffé jusqu'à devenir pareil à celui qui caresse, derrière la cloison ajourée des moucharabiehs, le flanc tiède et mat des musulmanes assoupies.

Dans l'antichambre, une volière remplie d'oiseaux faisait entendre un concert quasi ininterrompu. Judith le trouvait certainement pareil à celui que, penchés sur une fontaine de mosaïques bleues, les princes à aigrettes des enluminures persanes écoutaient en se mirant mélancoliquement dans l'eau.

Les peintures, au mur, parlaient de la Chine. L'Empire Céleste, plus céleste encore dans l'imagination de la rêveuse qu'elle ne s'était jamais risquée à la visiter. Un ami chinois Hayashi avait enseigné à Judith Gautier ce qu'il faut de chinois et surtout ce qu'il faut de légendes pour donner aisément à nos imaginations occidentales, le sentiment de l'Extrême-Asie. Son talent avait fait le reste. Pendant vingt ans, Judith Gautier représenta la Chine dans le monde des lettres et même chez les lettrés du monde. *Le Journal des Goncourt* lui donne cette place. Nul raison que l'avenir ne la lui veuille point conserver. *La Marchande de sourires*, *les Poèmes de la Libellule*, *les Mémoires d'un Eléphant Blanc*, consacreront ce souvenir.

Mais, peut-être plus encore que la Chine, la grande passion cérébrale de Judith Gautier avait été Wagner. Avant que le snobisme ou la vulgarisation, n'aient jeté Wagner dans le domaine public, Judith Gautier avait connu les suprêmes environs de la *Tétralogie*. Elle avait connu le musicien de Lohengrin et de Parsifal, vécu chez lui et possédait une « correspondance », tout son orgueil.

**

L'ambiance, l'auréole même de tant de personnalités mêlées à la sienne, avaient composé

d'elle une physionomie particulière, une survie du passé, d'un passé qui n'a plus guère de sillages dans nos flots troublés. L'Académie Goncourt l'avait élue et c'était justice. Elle représentait, là aussi, encore un peu de la manière artiste, des préférences, d'Edmond de Goncourt. Ce n'était pas un bas-bleu, elle n'avait pas choisi les *Lettres* pour en vivre ou pour y trouver la facilité d'une réclame quelconque. Les Lettres l'avaient tenue sur les fonts-baptismaux. Elle était l'élève et la filleule des fées.

Son cas n'avait aucune analogie avec aucun autre. Et c'est pourquoi les artistes doivent la regretter. Notre temps comptera de moins en moins d'artistes, — mais ce ne sera plus, ce n'est déjà plus *notre temps*. La vie future voudra des individus agissants, des notateurs fiévreux d'un monde précipité vers les cataractes de l'avenir comme les torrents glissés du sommet des glaciers. Il y aura des Wells à la petite semaine, des monnayeurs de la frénésie universelle. La littérature sera cinématographique. Peut-être verrons-nous, de temps en temps, se lever le soleil d'un François Porché conservant tous les dons du poète lyrique à la disposition de l'action contemporaine? Mais n'anticpons point. Plus l'artiste se raréfiera ou, plus le nombre de gens se croyant artistes grandira, plus le véritable contemplateur du Beau sera grand. Après tout, pourquoi Mercure et Mars anéantiraient-ils Apollon? Celui-ci évoluera, pour cordes à sa lyre, il prendra celle d'un avion et sa voix s'enflera pour dominer celle des sirènes de navires et le grondement des aciéries.

... Judith Gautier, derrière ses vitres peintes, entre ses oiseaux et ses chats, dans le cinquième étage d'où la terrasse montrait tant d'étoiles et la silhouette blanche du Balzac de l'avenue Friedland, Judith Gautier, un soir de carnaval, peu d'années avant la guerre, nous avait conviés pour une soirée intime où l'on donnerait un acte de *Roméo et Juliette*.

Le salon était volontairement plongé dans la pénombre. Sur les divans tous les spectateurs étaient costumés. S'il était revenu, Théo eût félicité sa fille du coup d'œil de cette chambre romantique où l'âme de la Grisi flottait encore comme une vapeur d'encens léger. Roméo parut, enlacé à la blanche silhouette de Juliette. Roméo, l'enfant de seize ans qui s'éveille à l'amour dans le balbutiement de ses élans vers la vierge à peine femme, encore fillette, — Roméo, ce soir-là, rue Washington, dans le salon quasi oriental, ce fut Judith Gautier elle-même. Le maillot de soie noire, le pourpoint, les cheveux courts, du juvénile amant de Vérona, la fille de Théophile Gautier les avait arrachés au sépulcre shakespearien. Elle soupira ses aveux avec passion, avec une flamme parfois vacillante, parfois si redressée et si claire que les assistants se demandaient à quels aveux secrets, à quel amour dévoilé par l'excès de sa douce fureur ils étaient associés.

La scène terminée, nous comprîmes que nous n'avions assisté qu'à une comédie. La belle amie des poètes avait réalisé ce miracle d'une demi-heure d'être à soixante ans, dans la troublée clarté d'un salon, Roméo soupirant sa passion aux pieds de Juliette...

La crainte du ridicule a tué bien des originalités. L'époque à laquelle Judith Gautier était née, le milieu dans lequel elle avait grandi, l'empêchèrent de sacrifier à de vaines apparences de convenances, son amour pour la fiction. Que d'artistes d'autrefois dont nous admirons les audaces, les recherches, l'intrépide témérité, seraient aujourd'hui paralysés dans notre monde internationalisé, commercialisé et uniformisé? Que deviendrait Byron, que deviendrait Musset, que deviendraient l'Hugo d'*Hernani* et le Théophile Gautier qui avait arboré un gilet de velours rouge à la première représentation de ce drame?

Même les héros de cette guerre se confondent volontairement dans le bleu et le kaki général. Le temps marche vers les grandes masses mêlées. Toutes les médailles se fondent dans un bronze pareil.

Et c'est pourquoi l'on s'arrête, ému, inquiet, troublé, devant l'image d'une Judith Gautier qui disparaît dans la tourmente d'un jeune siècle de dix-huit ans, déjà si loin du sien!

**

MERCREDI. — Tentatives artistiques. — Au début de l'année nouvelle, le quatrième mois de janvier de la guerre, les esprits critiques ou chagrinés et souvent même les esprits chagrinés et critiques, car il y a toujours, au fond de la critique, cette pointe d'aigreur que donne le mauvais fonctionnement d'un organe, — les esprits critiques blâment fréquemment cette énergie

qui fait que la France ne donne point aux nombreux alliés qui sont venus combattre à nos côtés, l'aspect d'un pays épuisé ou uniquement concentré sur les seuls buts militaires.

Poursuivre la guerre — et victorieusement — nous sommes tous là-dessus du même avis. Mais il faut accepter que certaines activités ne soient pas uniquement tendues sur les canons. Dans la guerre même, — comme dans le fruit, le noyau qui contient le germe de l'arbre futur, — dans la guerre doit se féconder le noyau qui sera éclos l'arbre de la paix. Il est utile, nécessaire, que certaines industries, sans rapport avec l'artillerie, ne cessent point de vivre, même à l'étroit, pour rendre à la France, lui conserver, lorsque cesseront les hostilités, sa place dans le monde.

Ce n'est pas, à ce sujet, sans intérêt, que l'on a pu voir les *Arts décoratifs* ouvrir en décembre au Pavillon de Marsan, une exposition d'*ameublements modernes*.

L'initiative était excellente, tout à fait dignes des hommes intelligents et actifs qui sont à la tête de ce Conservatoire de l'Objet et du Meuble de goût. Mais, ce que l'on prévoyait arriva. L'Avant-Guerre, ses tendances, l'exaspération et la grande mélancolie de ses couleurs et de ses formes, s'y retrouvèrent. On ne se dépouilla pas si facilement d'une emprise qui mit une vingtaine d'années à détruire, sous le prétexte d'être moderne et de rénover, ce que des siècles avaient fait.

Le virus munichois empoisonne encore les jeunes gens ou les hommes mûrs qui se consacrent à l'ameublement. Les formes semblent découragées d'être contraintes à devenir autre chose que ce qu'elles sont destinées à être. On n'éprouve jamais plus, en regardant un siège ou un meuble, l'impression d'allégresse, d'harmonie, de rythme créée par un artiste, que nous procurent les meubles anciens. Au lieu de beaux athlètes ou de ballerines sveltes on nous met en présence de captifs enchaînés, de prisonniers raidis dans la pénombre d'un cachot.

Les lignes jusqu'alors employées et que l'artiste courbaient, arquaient à son gré, à sa fantaisie et son caprice, où l'arabesque se logeait au renflement gracieux d'un dossier, d'un accotoir ou d'un pied et que décorait une rose, placée en dernier lieu comme sur le front d'une coquette, — les lignes anciennes ayant fait place à une rigidité et des disproportions provocantes et sinistres, la couleur des bois employés, la nuance des étoffes choisies ont suivi dans la déchéance.

Ce qui frappe le plus, après la dislocation des formes, c'est la volonté de trouver de nouvelles harmonies de couleur, en réalité impossibles à créer. Il existe des lois avec lesquelles on ne saurait transiger. Si on le risque, ce n'est qu'avec l'assurance de faire appel, non pas au bon goût du public, mais à la perversion de ce goût ou, plus réellement encore, à son ignorance et sa veulerie.

Certaine chambre à coucher, avec lit de milieu presque à ras du sol et surmonté à la tête d'un immense panneau ovale qui ressemble à une ardoise préparée pour quelque cours d'arithmétique, porte à l'extrême l'impression de bouleversement, d'incohérence, de désir de surprendre, sans jamais se préoccuper des commodités ou de l'agrément de ceux qui sont destinés à vivre là.

En plus de l'inconfortabilité, de l'inharmonie, un malaise difficilement exprimable s'ajoute aux impressions ressenties. Il ne semble pas que dans cette chambre ou ce boudoir installé plus loin, l'esprit puisse jamais se libérer de la chair. L'ambiance de ces pièces est morbide. Toutes les galantries peuvent s'évoquer devant une alcôve sculptée et peinte de blanc du xv^e siècle, mais on peut s'y figurer, tout de même, la dernière heure venue, les habitants s'évanouissant de ce monde dans un cadre d'une certaine noblesse. Une telle évocation est impossible dans ces décors « modernes » insensés, chargés, déroutants, invraisemblables. On n'y suppose que de malsaines rêveries et de plus malsaines réalités.

Les *Arts décoratifs* ont eu raison de grouper, en pleine guerre, ces tentatives nées d'un déplorable passé. Elles serviront à montrer, dans un jour accablant, les erreurs commises. Et la prochaine exposition, nous apportera certainement le retour à la tradition, qui n'est pas seulement un attachement sentimental aux choses adoptées avant nous, mais la formule même de notre essence nationale.

ALBERT FIAMENT.

(Reproduction et traduction réservées.)

L'ŒUVRE DE SARRAIL EN ORIENT

Au moment où le général Sarrail vient d'abandonner le commandement des armées alliées en Orient pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la conduite des opérations sur ce difficile théâtre de la guerre, il nous semble intéressant de rappeler brièvement les immenses services qu'il a rendus là-bas pendant deux ans à la cause des Alliés, services auxquels le gouvernement s'est plu à rendre un éclatant hommage, et de résumer en quelques lignes l'œuvre accomplie par lui sur la terre macédonienne.

On se souvient de la situation en octobre 1915. — La Bulgarie venait de se ranger aux cotés des empires centraux et s'apprêtait à poignarder dans le dos la Serbie aux prises avec les Autrichiens. —

La Grèce avait décreté la mobilisation et se solidarisait avec son allié serbe.

— La France et l'Angleterre prenaient la résolution d'envoyer à Salonique une armée de secours et le général Sarrail était désigné pour commander les troupes françaises.

Brusquement, le jour même de son départ de Paris, un coup de théâtre éclatait. — Le roi Constantin, violant la Constitution de son pays, remettait son Président du Conseil, M. Vénizelos et manifestait hautement son intention de conserver la neutralité, neutralité bienveillante, affirmait-il, mais qui, en réalité, n'attendait qu'une occasion pour se transformer en hostilité.

Le général et son Etat-Major partaient néanmoins, n'emmenant qu'une brigade (113^e) et trouvaient en débarquant à Salonique, le 12 octobre, la division Bailloud arrivée depuis peu des Dardanelles.

Une deuxième brigade (114^e), rejoignait une dizaine de jours après avec le général Leblois qui prit le commandement de la 57^e division.

Une troisième division (général de Lardemelle) les venait rejoindre deux semaines plus tard.

Malgré l'expectative inquiétante des Grecs que son attitude énergique et son prestige personnel suffirent à contenir, le général Sarrail n'hésita pas à lancer ses troupes en Serbie, occupant d'abord les avancées est de Strumitza-Station afin de protéger la voie ferrée, en ce point particulièrement rapprochée de la frontière bulgare, puis la courbe du Vardar, de Krivolak à Gradska et, enfin, la rive gauche de la Cerna depuis son embouchure jusqu'à Vozarci. — Une division anglaise (général Mahon) restait momentanément dans les environs de Salonique.

Dans un immense camp retranché, entre le Vardar et la Cerna, le commandant de l'armée d'Orient accumulait dépôts et formations sanitaires nécessaires aux renforts qu'il attendait. Il établissait en même temps des têtes de pont lui permettant de déboucher, le cas échéant, sur tel ou tel point : à Strumitza-Station pour marcher sur la ville bulgare de Strumitza, à Krivolak pour se diriger sur Istip, à Gradska pour menacer Velès, à Vozarci, enfin, pour pouvoir foncer sur Prilep ou sur Monastir. Dès le début, des combats heureux furent livrés dans la région de Strumitza et au Kara-Hodzali, devant Krivolak.

Mais les renforts ne furent pas envoyés et les Serbes, écrasés sous le feu des canons austro-allemands, pris en flanc par les Bulgares, commencèrent leur mouvement de repli jusqu'au défilé de la Babuna. — Le général Sarrail fit un suprême effort pour les dégager et leur tendre la main en engageant cette magnifique bataille de la Cerna où une division française attira sur elle trois divisions ennemis, et leur infligea des pertes sanglantes. Mais l'armée serbe désorganisée, manquant de munitions, ne put empêcher l'ennemi de pénétrer dans le défilé. Dès lors, elle était séparée de nous définitivement et se jetait à travers l'Albanie vers l'Adriatique où les Alliés la devaient recueillir.

Les Bulgares glissaient sur notre flanc gauche que nous n'avions pas les moyens de prolonger. Le général Sarrail dut donc se décider, la mort dans l'âme, à donner le signal du repli sur Salonique.

Manœuvre délicate et difficile dans ce pays sans routes, par un hiver particulièrement rigoureux, à travers des monts abrupts couverts d'une neige épaisse.

Réglée par six instructions écrites de la main même du chef, l'opération s'exécuta avec un ordre et une précision admirables. Nos troupes avancées, sous les ordres du général Leblois, furent « aspirées » par l'étroit défilé de Demir-Kapou, puis la division Bailloud, que les Anglais étaient venus

prolonger sur sa droite, descendit sur Guevguélia par la marécageuse vallée du Cinarli.

De rudes assauts furent livrés par l'ennemi qui, sentant lui échapper la proie qu'il escomptait déjà, nous talonnait sans répit. — Mais la petite armée pénétra vers le 15 décembre sur le territoire grec, ramenant tout son matériel et n'ayant subi que des pertes fort légères. — Les Bulgares exprimèrent leur déception dans leur communiqué en disant : « Il faut reconnaître que les Français ont su exécuter leur retraite d'une façon exemplaire ».

Un soupir de soulagement s'échappa en France de toutes les poitrines. Pourtant un regret opprimeait les officiers et les soldats du corps expéditionnaire, car ils s'étaient rendu compte de ce que l'on aurait pu faire en Macédoine si l'on était venu trois mois plus tôt avec des effectifs suffisants.

Sans perdre une minute nos régiments se mirent



LE GÉNÉRAL SARRAIL

à édifier ce magnifique camp retranché dont le plan avait été conçu par le grand chef, dès qu'il avait prévu, avec sa clairvoyance habituelle, la possibilité d'un mouvement en arrière, ce camp retranché si formidable que les Bulgares n'osèrent jamais venir l'attaquer.

Pendant ce court répit, le général Sarrail commença l'épuration de Salonique où la duplicité et la trahison menaçaient la sécurité des troupes de l'Entente.

C'est ainsi qu'il ordonna l'arrestation des quatre consuls ennemis et qu'il établissait autour de la ville une ceinture de postes de surveillance destinés à réfréner, à la fois, l'espionnage et la contrebande grecque que le gouvernement du roi Constantin encourageait et protégeait, tout en nous prodiguant de bonnes paroles que l'on avait la faiblesse de croire à Paris et à Londres.

Quelques renforts anglais venaient de débarquer, puis l'armée serbe était rassemblée de Corfou et s'équipait à neuf, tout en terminant sa réorganisation. Elle devait être amenée à Salonique vers le début de l'été.

En vue de la reprise des hostilités on créait des routes, on améliorait les voies ferrées, on installait de nombreux hôpitaux, et le général poussait vers l'ouest ses premières reconnaissances dans la direction de Florina, puis, plus loin vers l'Albanie dans la région des lacs.

Au printemps 1916, l'ennemi n'étant pas venu à elles, nos troupes sortirent du camp retranché terminé, pour aller reprendre le contact.

L'évacuation définitive des Dardanelles amena à l'armée d'Orient la 17^e division coloniale (général Gérôme).

Les Bulgares, de leur côté, pénétrèrent à l'est sur le territoire hellénique et occupèrent le fort de Rupel, après une entente avec Athènes qui prescrivit aux troupes grecques de se replier devant ceux qui pour l'ensemble du peuple hellène étaient « l'ennemi héréditaire ».

Immédiatement le général Sarrail proclama l'état de siège à Salonique, prenant le contrôle du télégraphe, du téléphone, de la T.S.F., et le libre usage des voies ferrées dont la mauvaise volonté des autorités nous empêchait d'obtenir un plein rendement.

Il est impossible de détailler ici, dans une aussi courte étude toutes les difficultés de toutes sortes auxquelles le commandant de l'armée d'Orient eut à faire face, toutes les questions diverses qu'il eut à solutionner.

Travailleur infatigable, esprit net et précis, d'une énergie tenace et réfléchie, il sut éviter toutes les embûches, conjurer tous les périls et prendre toujours à temps les décisions utiles.

Sans lui, sans sa fermeté de caractère, le petit corps expéditionnaire allié ayant devant lui un ennemi, à cette époque bien supérieur en nombre, et derrière lui tout un imprévu de menaces, eût pu sombrer dans la plus lamentable catastrophe.

Au mois d'août, pendant que les Anglais gardaient le front de la Struma, une division italienne, nouvellement débarquée, celui du Belesch, les divisions françaises, malgré un été de feu et les fièvres qui les décimaient, attaquaient du lac de Doiran au Vardar. Les premières divisions serbes se mettaient en route pour aller prolonger notre front à l'ouest.

C'est alors que les Bulgaro-Allemands tentèrent une offensive de grand style et qu'éclata plus ouvertement la trahison du roi Constantin.

Cependant qu'ils s'avancient en Macédoine orientale où le général grec Hadzopoulos leur livrait tout son corps d'armée avec la ville de Cavalla, les ennemis descendaient à l'ouest du côté de Monastir, bousculaient les premières troupes serbes, s'emparaient de Florina et parvenaient jusqu'au lac d'Ostrovo. Des éléments de leur cavalerie apparaissaient même plus au sud, à Kastoria, cherchant, sans doute, la liaison avec les troupes royales grecques dont ils pouvaient espérer le concours, comme on le devinait à ce moment là et comme l'ont révélé les dépêches échangées entre le roi, la reine Sophie et le Kaiser publiées dernièrement.

Avec une rapidité foudroyante, le général Sarrail, qui était devenu commandant en chef des armées alliées, jeta dans cette direction toutes les troupes que l'extension du front anglais rendit disponibles.

Français, Italiens, Russes (une division envoyée au mois de juillet), après avoir, par un grand mouvement tournant, rejeté les ennemis du sud, reprirent Florina.

Poursuivant son avance et frappant durement les Bulgares démolisés par nos succès, malgré le froid, la boue, la difficulté des ravitaillements, le général lança les Serbes sur le Kajmackalan dont ils s'emparèrent, on sait avec quel héroïsme, pénétrant en Serbie, enleva Monastir. L'armée française, alors était, par la maladie, réduite à des effectifs squelettiques : tel régiment avait des compagnies de 40 fusils !

Mais il fallut s'arrêter au-dessus de cette ville et renoncer à exploiter notre succès, faute de renforts pour relever les troupes complètement épisées par un si formidable effort. « Pas une brigade pour pousser » disait douloureusement Sarrail constatant ainsi que, pour la deuxième fois, sa pénurie d'effectifs rendait vain tous ses efforts.

D'ailleurs, la menace hellénique se précisait. Des bandes d'irréguliers étaient organisées en Thessalie et couvraient des concentrations suspectes de troupes. Nul doute que le beau-frère du kaiser n'espérait à ce moment là, la possibilité d'agir au moins sur nos voies de communication. Entre temps le gouvernement français envoya le général Roques, ministre de la guerre, en inspection en Macédoine. Il en rapporta un éclatant hommage des actes du général Sarrail et décida que le corps français devait être renforcé de quatre divisions. Ces troupes furent envoyées dans le cours de l'hiver 1916-17.

La tragédie du 2 décembre 1916, pendant la

quelle des marins français furent assassinés à Athènes, les provocations violentes des épistres à la solde de la Couronne, révélèrent enfin, d'une façon tangible, le danger, aux puissances de l'Entente qui se décidèrent à serrer le blocus des côtes grecques et à exiger le transport des troupes régulières dans le Péloponèse.

Le général Sarrail organisa une zone neutre aux confins de la Thessalie, la révolution du parti vénizéliste ayant proclamé l'indépendance de la Macédoine, et s'occupa activement d'organiser les troupes que les partisans du patriote crétos nous offraient. En même temps, il étouffait, par une répression énergique et impitoyable, les tentatives des comitadjis qui, déjà, avaient lâchement massacré une de nos patrouilles. — Le calme se rétablit instantanément.

**

Il s'agissait, à présent, d'étendre notre ligne vers l'ouest, établir la liaison avec les troupes italiennes d'Albanie afin de couper les communications de Constantin et du Kaiser, et d'assurer la route de Santi-Quaranta à Salonique qui devait nous permettre d'abréger le transport de nos renforts et de nos permissionnaires en mer, transport rendu fort dangereux par l'activité des sous-marins dans la Méditerranée.

Les abords de Koritza furent nettoyés des bandes qui les infestaient et une action entreprise entre les lacs de Prespa et Ochrida d'une part, Grevena et Kalabaka, d'autre part, ferma complètement cette trouée où passent les grandes routes de Monastir, Resna, Koritza, vers Janina et Athènes.

Au printemps 1917, la situation au-dessus de Monastir fut améliorée par la prise de la côte 1248.

Une opération plus importante commençait déjà sur tout notre front, lorsque s'imposa, impérieuse, aux Alliés, la nécessité de frapper un grand coup contre le gouvernement grec qui manifestait la plus insolente mauvaise volonté à exécuter ses engagements.

Pendant que des troupes étaient envoyées en Thessalie pour nous assurer la récolte, d'autres étaient débarquées au Pirée et le roi Constantin quittait définitivement cette Grèce dont il avait

Les difficultés du ravitaillement en Macédoine.

tenté de fausser l'esprit et dont il n'avait pas su respecter les traditions. M. Vénizelos rentrait à Athènes et, avec lui, la révolution nationale dont le général Sarrail avait encouragé et facilité l'élosion.

La route de Santi-Quaranta, sûre mais longue, était remplacée par la route d'Itea et le chemin de fer de Bralo à Salonique par qui nos transports allaient enfin, après deux ans, pouvoir se faire plus vite, plus économiquement et avec beaucoup moins de risques et de fatigue. Enfin, tout dernièrement, le général Sarrail, accentuant son mouvement vers l'ouest, enlevait la ville de Pogradec, au sud du lac d'Ochrida.

Il laisse, en s'en allant, un front de 400 kilomètres admirablement organisé, une situation nette, l'armée grecque en voie de réorganisation.

Si l'on songe que ces admirables résultats ont été obtenus avec des moyens, pendant longtemps extrêmement réduits, on ne peut qu'admirer le

génie du grand Chef, qui, déjà au début de la guerre, avait, devant Verdun, par son initiative hardie, son audace et la fermeté de son caractère contribué pour une large part à la victoire de la Marne.

**

Mais, à côté des opérations militaires, dont nous avons tenté de donner ici un aperçu, forcément incomplet, le général Sarrail accomplit en Macédoine une magnifique œuvre française qui portera, durant de longues années, des fruits profitables pour notre influence.

C'est ainsi qu'il assura le ravitaillement des réfugiés grecs de Thrace et d'Asie-Mineure, donna son appui matériel et moral à la création, sous la direction de M. Lecoq, directeur de la Mission laïque française, d'écoles où leurs enfants apprennent notre langue, écoles qui furent édifiées sur un terrain obligatoirement prêté par les frères Lazaristes. (Bel exemple d'union sacrée.)

C'est ainsi qu'il donna tous ses soins à l'assainissement de la ville de Salonique, fit entreprendre des fouilles archéologiques dont les découvertes étaient remises aux autorités locales. C'est ainsi encore qu'il

créa un bureau commercial destiné à mettre en rapport le commerce salonnien et les fabricants français. Avec son souci habituel des compétences, il confia ce service à l'un des jeunes préfets mobilisés, le lieutenant Duvernoy, et à un éminent industriel, le lieutenant Laurent-Vibert. Aujourd'hui, grâce au général, grâce à l'appel qu'il lança aux Chambres de Commerce et qui fut entendu, nous avons pris sur le marché macédonien la place tenue autrefois, presque exclusivement, par des Austro-Allemands. Il faut signaler encore la rapidité avec laquelle il recueillit, abrita, secourut les milliers de victimes de l'incendie de Salonique.

Ayant appris à tous à respecter la France, il sut la faire connaître et aimer, continuant ainsi la tradition des généraux romains qui ne se contentaient pas d'être de grands chefs, mais voulaient être aussi de grands citoyens.

Il a, comme eux, bien mérité de la Patrie.



Les difficultés du ravitaillement en Macédoine.



Observatoire d'artillerie dans la boucle de la Cerna.



SUR LE FRONT OCCIDENTAL FRANÇAIS. — La prochaine offensive allemande, si elle n'est pas un bluff, trouvera nos soldats prêts à la riposte. Dans la boue et la neige, ils se préparent, de la mer du Nord à la frontière suisse, à soutenir le choc. [

SUR TOUS LES FRONTS

5 janvier 1918.

En ce début de l'année 1918, notre devoir se résume en deux mots : savoir attendre. Rien n'est changé à nos énergies, à nos résolutions, à notre volonté farouche de ne point plier devant le sabre prussien, mais il s'agit de donner à cette fermeté une forme logique : la situation actuelle nous contraint à opposer aux avantages qu'elle offre à l'adversaire une qualité qui répugne pourtant à notre tempérament national, mais s'impose comme une inéluctable nécessité, je veux dire la patience. De par la volonté de Lénine, la forme stratégique de la guerre s'est transformée ; le destin du monde doit se décider sur un front unique allant de la mer du Nord à l'Adriatique et l'Allemagne y transporte en hâte ses divisions libérées avec celles des peuples qu'elle a domestiqués. Notre devoir strict est donc de tenir ferme jusqu'à ce que le nouveau facteur, l'intervention américaine, nous permette de renverser encore une fois l'équilibre en notre faveur. Je sais bien que l'échéance est lointaine, car une armée novice ne peut pas atteindre en quelques mois à la puissance de l'instrument forgé de longue date par les Hohenzollern, mais, devant le dilemme qui se pose à nous : être ou ne pas être, pouvons-nous faire autrement qu'accepter la longueur de l'échéance ?

Il faut donc que soldats et civils aient la patience d'attendre tout le temps qu'il faudra : le problème d'aujourd'hui ne se pose pas autrement. Et si l'arrière tend à s'énerver sous le poids des restrictions et des impôts qui menacent de tomber sur lui en pluie toujours plus dense, qu'il regarde vers le front, où il ne peut que puiser des leçons de courage et d'abnégation. Au lieu de la récompense qu'il serait en droit d'attendre de trois ans et demi d'efforts, de souffrances et de sacrifices, le soldat a devant lui, si les signes ne sont pas trompeurs, la perspective de jours semblables à ceux de l'Yser et de Verdun. Il les attend pourtant avec la même foi : dans cette guerre si féconde en horreurs, la beauté prend sa revanche dans cette constance indéfinie du moral de nos hommes. Son mobile n'est pourtant pas la conquête de la gloire, qui est devenue anonyme, non plus que le prestige d'un homme, car il n'y a plus de Napoléon ; c'est le patriotisme très simple de gens qui comprennent qu'il faut en finir une fois pour toutes, que tant de vies fauchées ne peuvent pas avoir été sacrifiées pour rien et qu'avec des Boches non vaincus, la France ne pourra jamais reprendre en paix son labeur d'avant-guerre. Nos soldats désirent ardemment rentrer chez eux, car après quarante mois de combats, personne n'a plus envie de mourir pour la Patrie, comme l'exprimait naïvement mon soldat Ponchard par ces deux mauvais vers qu'il avait écrit sur son crâne :

Mourir pour la Patrie est une chose belle,
Mais il n'est rien de tel que de vivre pour Elle.

Ponchard est pourtant mort en brave, car, sans désirer le sacrifice, nos hommes le comprennent et l'acceptent quand il est nécessaire. La force de ce patriotisme raisonnable n'est pas moins puissante que l'enthousiasme bruyant du début : ayant compris pourquoi il faut tenir, le soldat tiendra tant qu'il sera nécessaire.

En attendant le choc qui semble se préparer en France ou en Belgique, l'activité des troupes franco-anglaises se réduit évidemment à des reconnaissances. Il n'en est pas de même sur le front italien où la division Dilleman a donné aux Autrichiens, dans le secteur du Mont Tomba, la primeur d'une attaque menée par des chasseurs à pied français : en vingt minutes, après une préparation soignée, toute la crête du Monfenera, d'où l'ennemi plongeait sur nous, lui a été arrachée, avec 1.400 prisonniers, dont 44 officiers, 4 canons et quantité de matériel.

L'OFFICIER DE TROUPE.



UN COUP DE MAIN. — Le front de Verdun s'anime, ce pendant que, dans la région de Saint-Quentin et en Haute-Alsace, nos patrouilles entrent dans les tranchées allemandes. — [Nos soldats attendant le signal pour un coup de main...]



... Le signal donné, ils s'élancent, le sac de grenades à la main.

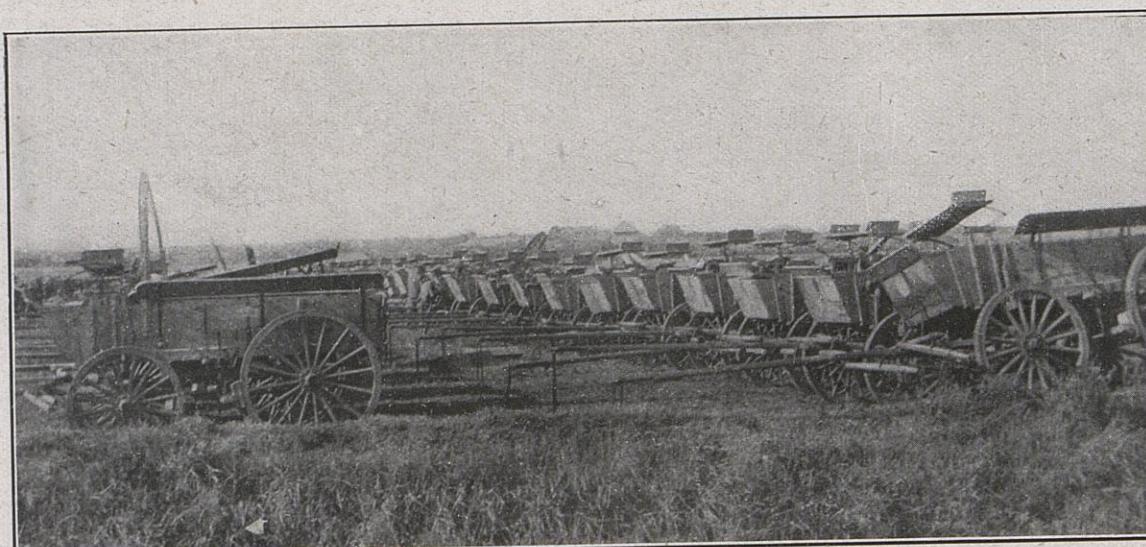


ILS NE PASSERONT PAS!

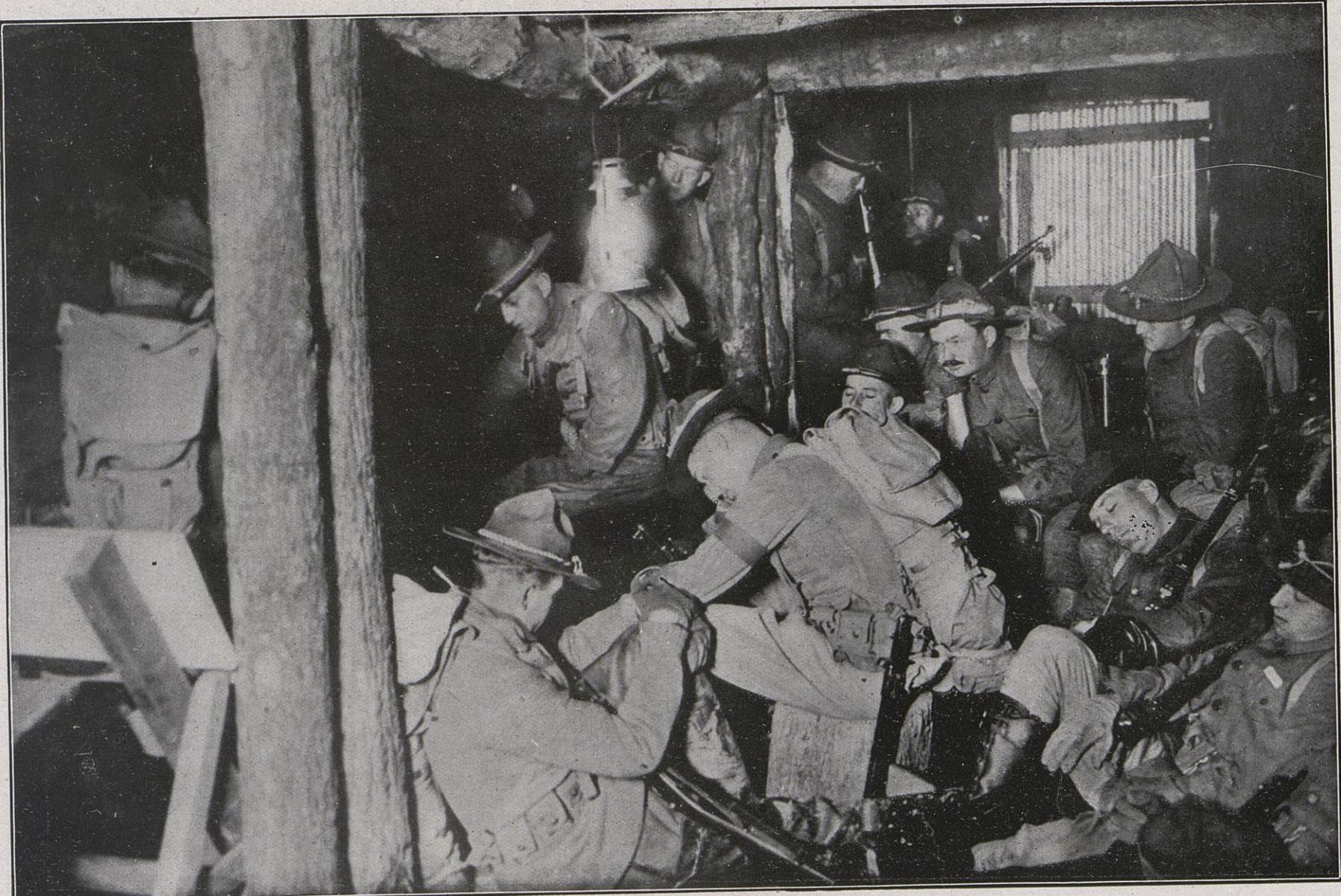
« Nous entrons dans la période de la plus dure de la guerre, — a dit le haut commissaire français aux Etats-Unis, M. André Tardieu, dans une déclaration publique au peuple américain! — ... Une forte offensive allemande est probable sur le front occidental au cours de l'hiver. Je suis absolument convaincu que ce sera un second Verdun pour les Allemands... » Et le généralissime Pétain : « Officiers, sous-officiers et soldats, 1918 va s'ouvrir. Il faut que la lutte continue : le sort de la France l'exige. Soyez patients. Soyez obstinés... » Et l'armée et toute la Nation ont répondu par un seul cri : « Ils ne passeront pas ! » (Composition de Ch. B. de JANKOWSKI).



Les Américains ont décidé d'apporter tout d'outre-mer. — Un parc d'autos venues d'Amérique.



Ils ont installé chez nous de vastes magasins. — Un parc occupé par des chariots.



Après une nuit de séjour dans les tranchées. Le repos des Sammies dans les abris qu'ils se sont faits.

L'ARMÉE AMÉRICAINE

LE MIRACLE AMÉRICAIN

Contre-partie de la défection russe, la mise sur pied de l'armée américaine se poursuit avec une rapidité qui désarmerait jusqu'aux impatiences les plus irraisonnées. Elle tient du prodige.

Quand, le 6 avril 1917, le Congrès déclara la guerre, le total des forces américaines n'atteignait que 307.000 hommes : aujourd'hui plus de 1.500.000 Sammies sont enrôlés. Et quelle ne serait pas la surprise de nos lecteurs, s'il nous était permis de passer en revue le matériel de la jeune armée !... Nous voudrions pouvoir donner ici des détails sur certaine mitrailleuse, notamment, qui pèse moins de quinze livres, peut être portée par un seul homme et est munie d'un approvisionnement de 350 bandes de cartouches... Nous voudrions chiffrer les stocks des pièces de tous calibres qui ont remplacé les quelque sept cents pièces de campagne dont les Etats-Unis disposaient, avec un petit nombre de canons lourds et de pièces de siège, au début de la guerre. Nous voudrions dénombrer les milliers de fusils qui sont venus grossir démesurément les 750.000 Springfields qu'avec quelques centaines de fusils Krag, les Américains possédaient, en tout et pour tout, en avril 1917... Nous voudrions aussi qu'il nous fût permis de parler plus longuement du nouveau moteur dont a été pourvue l'aéronautique... Et que ne pouvons-nous non plus dévoiler l'esprit d'intelligente initiative qui a présidé à l'organisation des services annexes, — le service des transports automobiles, par exemple, pour lequel dix mille camions ont été déjà livrés, et le service des voies ferrées à établir en France, lequel ne comporte pas moins de sept cents locomotives et neuf mille wagons !...

Le tout est l'avenant. Le miracle est, ici, partout. C'est ainsi que le gouvernement de Washington a décidé qu'il enverrait des Etats-Unis en France tout ce qui serait nécessaire à la subsistance et à l'habillement des Sammies. Ni plus, ni moins. Aussi bien, ceux-ci ont-ils dû aménager chez nous de vastes magasins pour y entreposer vivres, vêtements, chaussures, etc. On croit rêver, lorsqu'on parcourt ces vastes salles où s'entassent la viande et le bacon, ou lard de conserver ; les pâtes alimentaires et les épices les plus variées ; le sugarcon, ou maïs, et les pommes de terre ; les boîtes de *pork and beans*, haricots et porc, et jusqu'à de la farine de froment, car nos alliés font eux-mêmes leur pain. L'un de nos confrères n'a pas vu, empilés dans des magasins aux environs de l'une de nos plus vieilles cités, moins de quinze millions de marchandises !...



Un porte-voix monstre sert à annoncer le réveil aux Sammies et à les appeler aux différentes manœuvres et corvées.



Le service des transports automobiles, pour lequel dix mille camions ont été déjà livrés, a reçu les derniers perfectionnements. Américains amenés en camions automobiles dans leurs cantonnements, à proximité du front.

SUR NOTRE FRONT.



On sait qu'une agglomération de la banlieue d'Halifax (Nouvelle-Ecosse), connue sous le nom de Richmond, a été détruite par une terrible explosion qui eut pour cause première une collision entre le vapeur français *Mont-Blanc*, chargé de munitions, et un vapeur belge. — L'aspect actuel de l'endroit des quais où des bâtiments pour la manutention des fournitures de guerre et l'embarquement des troupes avaient été construits par le gouvernement anglais.



La population de Richmond ne put s'échapper. Le chiffre officiel des morts fut de 1.225; celui des disparus, 400. — Quelques rescapés.

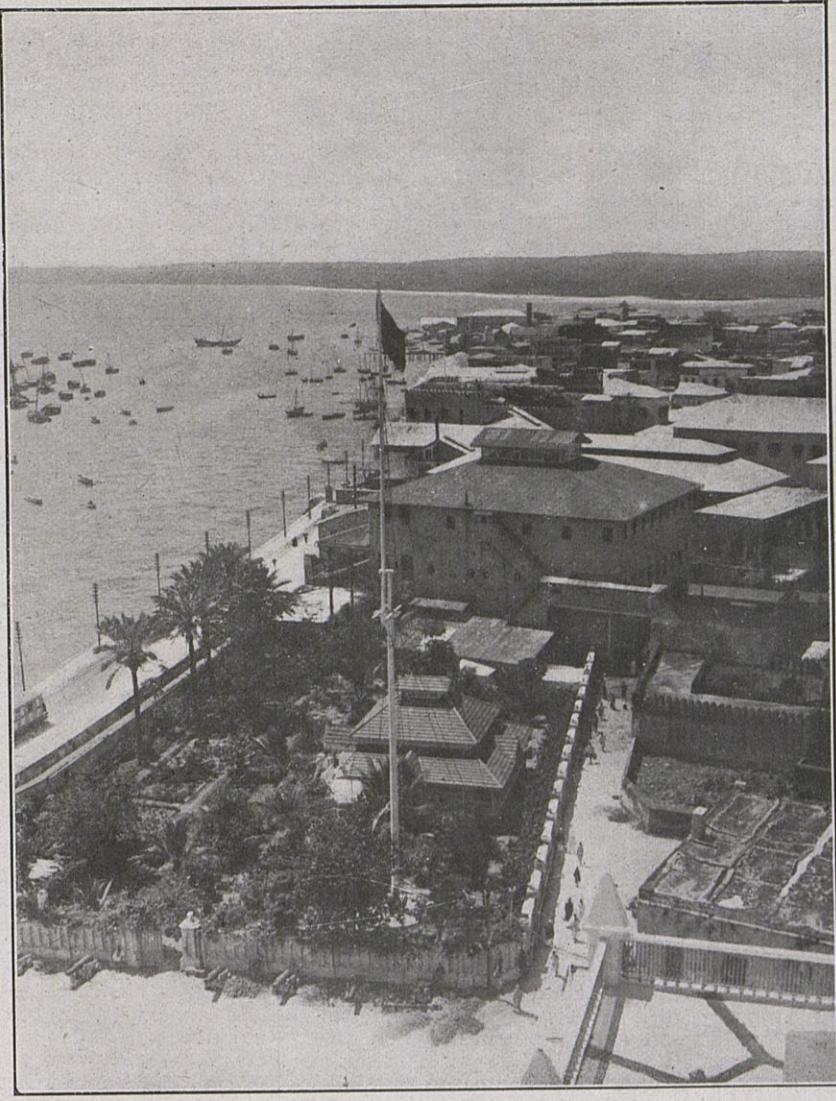
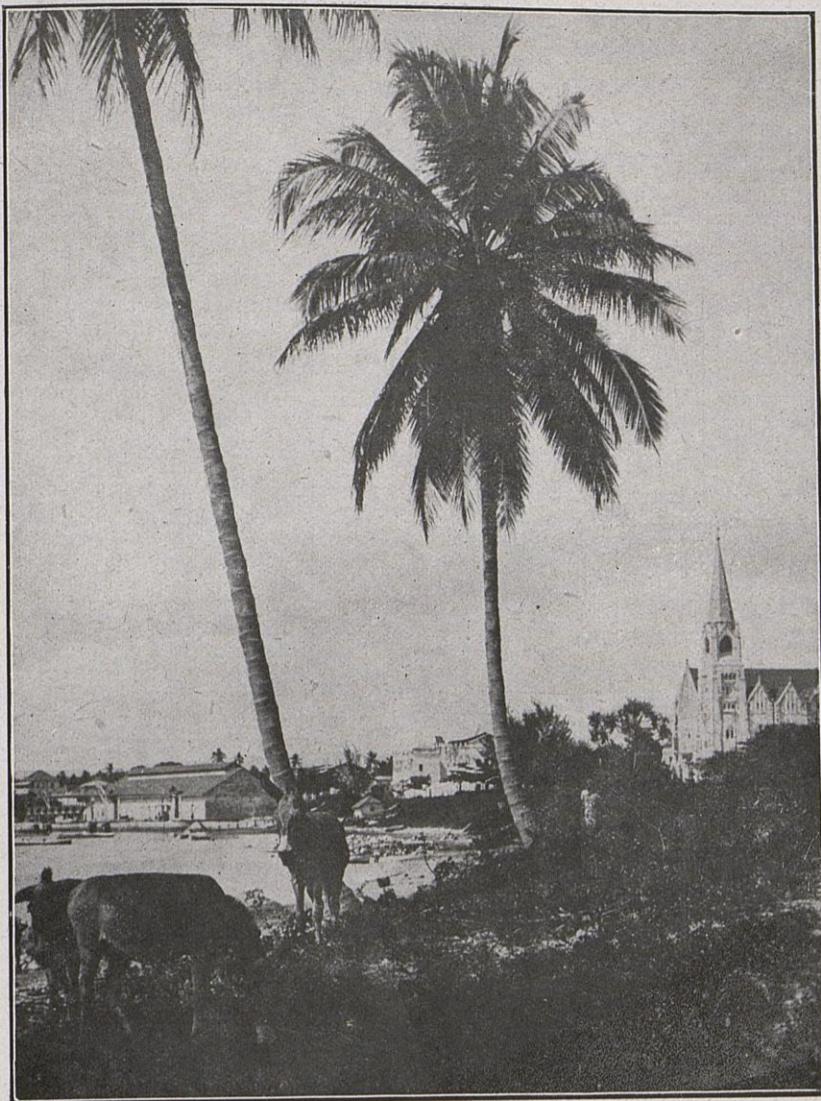


Les blessés — il y en eut 3.000 — furent embarqués dans des trains qui les amenèrent à l'hôpital militaire canadien.



Rescapés attendant une distribution de vivres devant l'arsenal.

LA CATASTROPHE D'HALIFAX.



LES COLONIES ALLEMANDES, GAGES DE L'ENTENTE. — Les Allemands, qui parlent si volontiers de la carte de la guerre, oublient de dresser la carte économique, comme aussi celle des colonies, qui ne sont pas à leur avantage... Leurs dernières possessions de l'Est Africain sont toutes aux mains de l'Entente. — En voici ici, deux : à gauche, Dar-el-Salaam ; à droite, Zanzibar.

ET LES COLONIES ALLEMANDES ?

En occupant Mahenge, dans l'Est-Africain allemand, le 9 octobre dernier, les troupes belges se sont emparées du dernier chef-lieu de district qui restait aux mains de nos ennemis. On oublie trop la valeur des gages que nous détenons.

M. Lloyd George, lui, s'est préoccupé du sort futur de la Mésopotamie et des colonies allemandes. Il propose qu'il soit réglé par le futur congrès de la paix. On conçoit que le Premier anglais n'ait pas voulu préciser. Les questions qui se posent en Afrique, en Océanie et dans le Moyen-Orient, sont, en effet, des plus complexes. Comme l'a fort justement écrit *Le Temps*, « elles ne touchent pas seulement à l'équilibre de l'Europe, mais encore aux droits des Alliés d'outre-mer et des différents pays qui composent l'empire britannique. »



LOIN DE LA GUERRE. — Dans l'Ile Hawaï (Polynésie). Les funérailles de l'ex-reine Liliuokalani.

A TRAVERS LE MONDE.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

Le Discours de M. Lloyd George

Paris, le 7 janvier.

Après M. Pichon et M. Orlando, M. Lloyd George vient de répondre aux déclarations du comte Czernin, en définissant les raisons de guerre et les conditions de paix des Alliés.

L'exposé fait par le Premier anglais est plus complet et plus étendu que les discours prononcés par le ministre français des Affaires Etrangères à la Chambre des Députés et par le président du Conseil italien devant le Sénat. C'est que les circonstances dans lesquelles ils ont pris la parole n'étaient pas les mêmes pour les trois hommes d'Etat. Pour M. Pichon et pour M. Orlando, il s'agissait avant tout de prendre immédiatement position vis-à-vis du programme de paix dont le comte Czernin, parlant à Brest-Litovsk au nom de la Quadruple-Alliance, avait énumérée les conditions, et de déjouer la manœuvre diplomatique austro-allemande. Les deux ministres français et italien s'en sont expliqués devant leurs parlements respectifs, en termes brevets et énergiques. M. Lloyd George a adressé son discours aux délégués des *Trade-Unions*, qui discutent en ce moment avec le ministre du service national l'importante question des effectifs ; il avait en vue, non seulement de répondre aux propositions indirectes de la Quadruple-Alliance, mais encore de justifier la politique de guerre du gouvernement et de l'empire britanniques, d'écartier certaines objections, d'éclairer certains doutes récemment formulés en Angleterre par le parti travailliste, de proclamer enfin le parfait accord du gouvernement et de toutes les classes de la nation, touchant les raisons pour lesquelles la guerre a été faite et se poursuit, touchant les conditions auxquelles la paix générale pourra être conclue.

M. Lloyd George a pris soin de marquer, dès le début de son discours, qu'il parlait au nom du gouvernement tout entier, et qu'il s'adressait, non pas seulement aux représentants d'un parti politique, mais à toute l'Angleterre, et même au monde entier. Il n'en est pas moins remarquable que, pour faire entendre des déclarations aussi importantes, le Premier ministre ait choisi l'occasion d'une conférence entre le gouvernement et les délégués des *Trade-Unions*. Rien ne démontre mieux l'importance croissante du parti ouvrier en Angleterre, considéré comme facteur politique. Nos hommes d'Etat et nos diplomates, si souvent enclins à se représenter la Grande-Bretagne sous son aspect historique et traditionnel, ont quelque peine à l'envisager dans ses conditions présentes : le *Labour Party*, qui n'existe pas au XVIII^e siècle, est devenu aujourd'hui une organisation économique et politique extrêmement puissante, dont aucun gouvernement ne saurait négliger la collaboration et l'appui. Au début de la guerre, le cabinet Asquith avait pris envers les

Trade Unions certains engagements ; M. Lloyd George y souscrivit à son tour, lorsqu'il prit en main le pouvoir, et sut faire le nécessaire pour conserver le *Labour Party* dans sa majorité. Aujourd'hui que le gouvernement, pour continuer la guerre et résoudre le problème des effectifs, se voit contraint de demander au parti ouvrier de nouveaux sacrifices et d'envisager une révision des engagements pris en 1914, M. Lloyd George reconnaît aux représentants de ce parti le droit de demander au gouvernement des explications sincères et complètes. Ce sont ces explications qui forment l'objet même du discours ; bien entendu, dans l'esprit du Premier Ministre, elles s'adressent à tous les citoyens, puisque tous les citoyens ont le droit de demander compte au gouvernement de sa politique, et surtout en ce moment. « Ce qui est vrai du parti travailliste, — dit M. Lloyd George — est également vrai de tous les citoyens de la Grande-Bretagne, sans distinction de classe ou d'occupation. »

L'espace nous manque pour analyser dans toutes ses parties le remarquable exposé du ministre britannique. Celui-ci a pris soin de le résumer lui-même en trois propositions essentielles : 1^o le caractère sacré des traités doit être rétabli ; 2^o un règlement territorial doit être conclu, qui soit basé sur le droit des nations à disposer d'elles-mêmes, c'est-à-dire sur le consentement des gouvernés ; 3^o il faut chercher à limiter, par l'institution d'un organisme international, le fardeau des armements et diminuer ainsi les probabilités de la guerre. « À ces conditions, — conclut M. Lloyd George, l'Empire Britannique accueillera la paix. Pour obtenir ces conditions, les peuples britanniques sont prêts à faire des sacrifices encore plus grands que ceux qu'ils ont déjà endurés ». Ce programme est le programme même de l'Entente, et tous les gouvernements, tous les peuples alliés peuvent y reconnaître l'expression de leurs propres sentiments, de leur propre volonté.

M. Lloyd George n'a pas eu de peine à faire ressortir la duplicité et la perfidie des récentes formules austro-allemandes, en ce qui concerne les annexions, la réparation des dommages, et l'indépendance des nations. « Il faut, — a-t-il déclaré, — savoir ce que l'ennemi veut dire : car l'égalité des droits des nations, les petites aussi bien que les grandes, est un des principes fondamentaux pour lesquels la Grande-Bretagne et ses alliés combattent dans cette guerre. » Il faut que la Serbie, le Monténégro, les territoires envahis de France, d'Italie, de Roumanie soient complètement restaurés par l'ennemi qui les a dévastés. Il faut que la Belgique soit rétablie dans son indépendance politique, territoriale et économique, et que les dommages qui lui ont été causés soient intégralement réparés. « La réparation n'est pas une indemnité : elle équivaut à la reconnaissance d'un droit. »

Dans le discours prononcé le 20 décembre dernier au Parlement, le Premier Anglais n'avait fait allusion ni à l'Alsace-Lorraine ni à l'Italie, et son silence sur ces deux points avait donné lieu

à des commentaires inquiets et souvent injustes. M. Lloyd George venait alors de prendre connaissance du programme des *Trade-Unions* et il se préparait à discuter avec le parti travailliste la question des effectifs. La double omission relevée dans son discours au Parlement s'explique suffisamment par des raisons d'opportunité et de politique intérieure. M. Lloyd George s'est empressé de la réparer, dès qu'il en a eu la faculté et l'occasion. « Nous considérons, — a-t-il dit le 5 janvier, — qu'il est indispensable de satisfaire les revendications légitimes des Italiens, qui veulent voir réunis à eux ceux qui appartiennent à leur race et à leur langue. » En ce qui concerne l'Alsace-Lorraine, il s'est exprimé avec une précision et une énergie dont tous les Français lui seront éternellement reconnaissants : « Nous voulons aussi, — a-t-il déclaré, — soutenir jusqu'à la mort la démocratie française dans sa demande de révision de la grande injustice commise en 1871, lorsque, sans égard pour les vœux de leurs populations, deux provinces françaises furent arrachées aux flancs de la France et incorporées à l'Empire allemand. » Cette déclaration catégorique, que soulignèrent d'unanimes applaudissements, dissipa à jamais l'équivoque qu'avaient fait naître certaines maladresses, et qu'entretenaient soigneusement nos ennemis. Le monde entier sait aujourd'hui que tout est commun entre les alliés, les intentions et les volontés, comme les forces et les ressources, et qu'aucune manœuvre, militaire ou diplomatique, ne saurait compromettre, ni même affaiblir cette intime et parfaite union, dans la guerre et pour la paix.

M. P.

LA SEMAINE POLITIQUE

du lundi 31 décembre 1917 au lundi 7 janvier 1918

Lundi 31 décembre. — Une division française enlève aux Austro-Allemands le mont Tombo, faisant 400 prisonniers.

Mardi 1^{er} janvier. — Les Jougo-Slaves, dans un message, exposent leur programme à la Constituante Russe.

Mercredi 2. — Les négociations entre la Quadruple-Alliance et les maximalistes se heurtent à de sérieuses difficultés.

Jeudi 3. — Le roi d'Espagne signe le décret de dissolution des Chambres. — M. Vénizélos rentre à Athènes.

Vendredi 4. — A la grande Commission du Reichstag, le comte Hertling signale les obstacles auxquels se heurtent les négociations de Brest-Litovsk.

Samedi 5. — M. Lloyd George expose, devant les délégués du *Labour Party*, les buts de guerre de l'Entente.

Dimanche 6. — Le gouvernement français reconnaît l'indépendance de la Finlande.

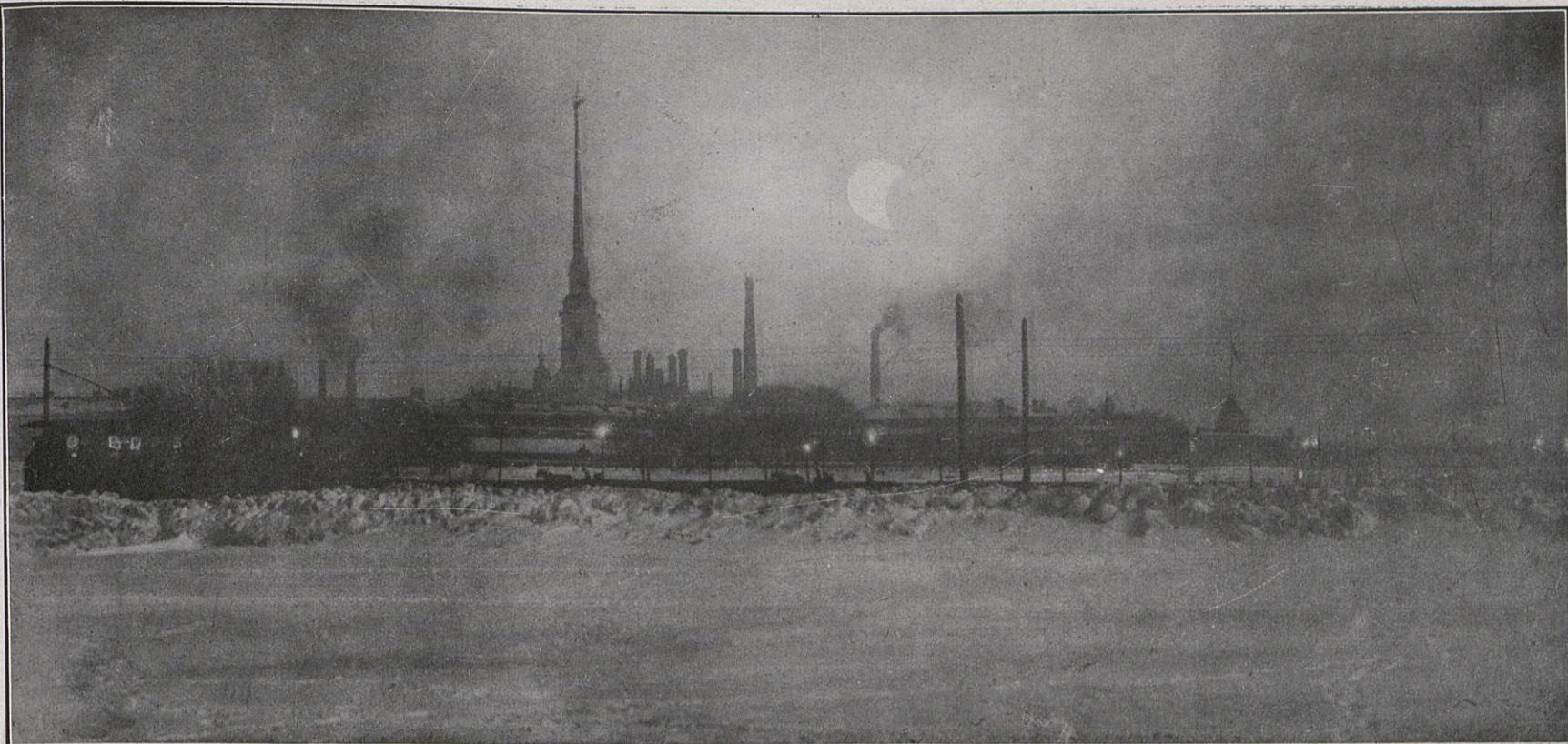


Expériences de tirs de barrage.



Fantassins procédant à leur toilette.

SUR LE FRONT BRITANNIQUE.



PÉTROGRADE, CITÉ DU MYSTÈRE. — Voici que, dans les brouillards qui montent de la Néva et d'où émerge, redoutable, la forteresse de Pierre et Paul, s'évoque, vrai symbole de l'heure présente, Pétrograde, cité du Mystère, Pétrograde où se trame on ne sait quelle tragédie encore, où se prépare on ne sait quel lendemain...

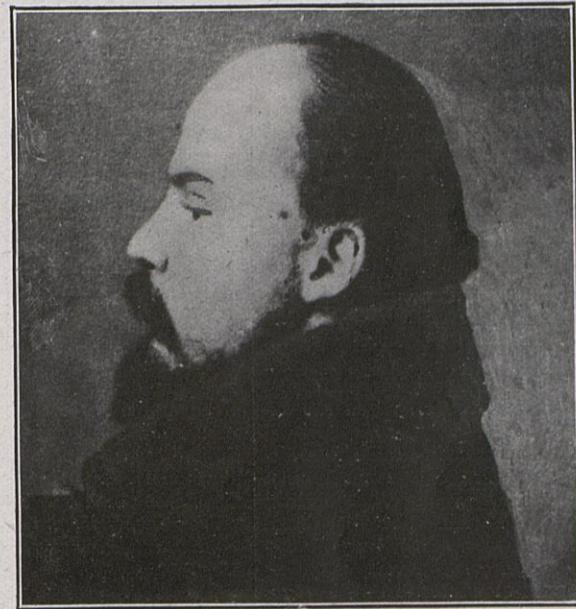
ET LA RUSSIE ?



TROTZKY, de son vrai nom Bronstein, commissaire pour les Affaires étrangères.

En vérité, nous sommes trop enclins à nous exagérer la portée de la défection russe. Sans revenir sur ce fait, si souvent et si justement signalé, qu'elle est contrebalancée par l'intervention des Etats-Unis et, derrière eux, d'une grande partie des états neutres, on peut objecter à nos docteurs Tant-Pis que les empires du centre n'en tireront pas tout ce qu'on pourrait croire.

Tout d'abord, les Centraux pourront-ils conclure en Russie des accords économiques susceptibles d'assurer leur ravitaillage ? Rien n'est moins sûr, du moins dans un avenir prochain. On oublie trop, en effet, que les greniers de blé russes se trouvent dans les régions méridionales de l'Ukraine, de la Bessarabie et de la Crimée, et que ces régions échappent précisément à l'odieu tyrannie de Lénine et de Trotzky. Et ceux-ci parviendraient-ils à faire partir de la Russie méridionale, à destination de l'Allemagne, des trains de ravitaillage, qu'il y aurait gros à parier que, dans l'état d'anarchie et de famine où se trouve actuellement la Russie, ces convois n'arriveraient jamais, mais seraient pillés en cours de route. Et puis nous n'en sommes pas encore, que nous sachions, à la saison des moissons...



LÉNINE, le chef du gouvernement maximaliste et l'agent du défaitisme avec Trotzky.



Les Bolcheviks arrêtant un soldat minimaliste blessé.

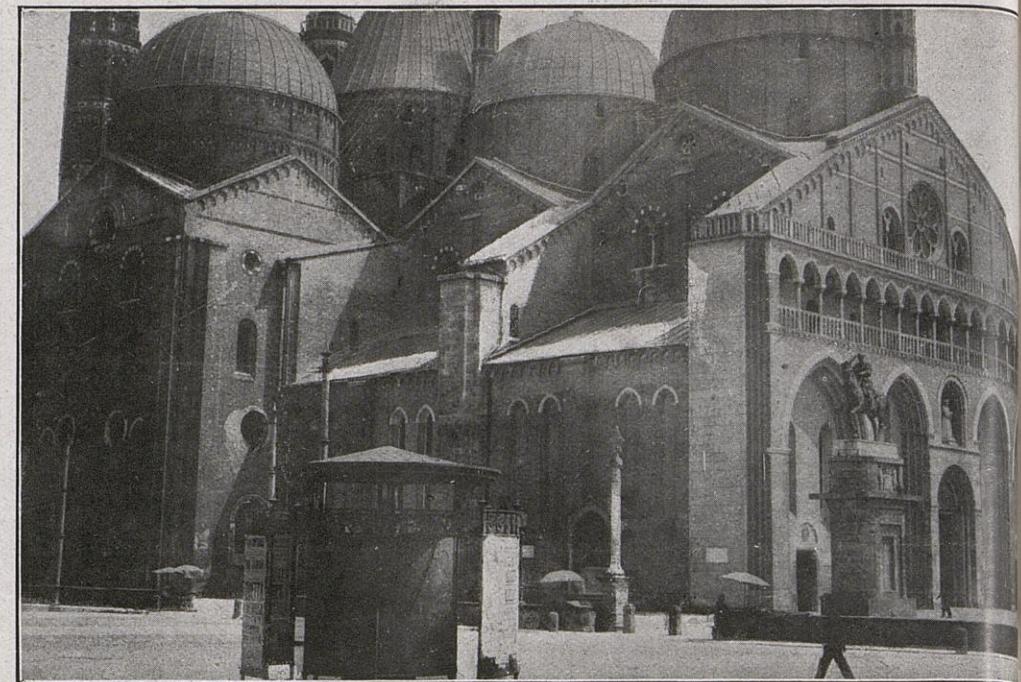


Autos maximalistes s'enfuyant à la vue d'une auto blindée,

LE CHAOS RUSSE.



PADOUE, bombardée par les avions allemands. — Le palais della Raggione (Cliché Meys).



PADOUE. L'église Saint Antoine de Padoue (Cliché Meys).

LES LIVRES NOUVEAUX

Presque simultanément viennent de paraître deux ouvrages de M. Henry Bataille, le premier consacré à ses deux dernières pièces : *Les Flambeaux, L'Amazone*, édité par Fasquelle ; le second qui a pour titre : *Écrits sur le théâtre* et sort de la maison G. Crés.

Composé d'études sur divers héros de comédies ou de drames, sur divers acteurs et auteurs célèbres, ce dernier volume contient des réflexions d'avant-premières de nature à nous révéler complètement la pensée artistique de l'auteur de la *Vierge folle* et de nous faire mieux comprendre son esthétique et ses penchants.

Il s'y explique, en effet, depuis le début de sa carrière où, après avoir donné ces deux rêveries générales : *La lépreuse et Ton sang*, l'adolescent qu'il était s'approcha plus près de la vie et assuma pour tâche d'écrire des pièces de toute réalité. On sait que la critique ne les accueillit pas sans réserves. Aujourd'hui l'accord semble établi entre le dramaturge et ses détracteurs, bien que H. Bataille n'ait fait pourtant nulle concession, — au contraire. Ses œuvres dramatiques nouvelles ne se différencient des précédentes que par leur aptitude. Il en conclut que le public a été gagné par sa sincérité, toute sincérité, ajoute-t-il, portant en elle sa récompense future.

Parmi les reproches adressés à Bataille figurait celui d'amoralité, c'est-à-dire en termes moins couverts : d'immoralité. Ce reproche d'immoralité est ainsi que le remarque M. Alfred Mortier dans sa *Dramaturgie de Paris* (Crés, édit.), livre abondant en aperçus ingénieux, en observations exactes, en pages spirituelles et piquantes, — le plus fréquent dont on ait blâmé le théâtre moderne. Il fut naguère formulé contre Dumas fils qui, cependant, ne songeait, selon l'expression d'Edouard Rod : qu'à adoucir la passion et à transformer le plaisir en vertu. M. Bataille estime que la tendance d'une œuvre, sa philosophie, sa morale même ne doivent jamais empêtrer sur le domaine de la vérité. Cette conception est loin d'être encore celle de la masse qui cherche toujours au dénouement le vice puni et la vertu récompensée.

Pourtant la seule morale de l'artiste, observe encore M. Mortier, est de voir de haut, juste et loin, de créer une synthèse. Après quoi son devoir est rempli. L'important, énonce à son tour Bataille, est de dire tout ce que l'on a à dire.

Or, H. Bataille est avant tout et surtout un artiste. L'art, a-t-il promulgué, est la raison suprême. Il survit aux religions, aux patries ; rien ne subsiste dans le passé que par lui. Il est la vérité à laquelle tout aboutit, en laquelle tout se fond.

L'art uni à la passion ! Car la passion seule, présente le poète du *Beau Voyage*, est susceptible de procurer à l'homme sa valeur, de le hausser au-dessus de lui-même. L'homme ne s'exprime entièrement dans la vie qu'à de rares occasions. Ces occasions, la passion les lui fournit, il est donc injuste d'empêcher chez chacun le développement des facultés sentimentales.

Vous pouvez objecter que ces théories ne sauraient s'appliquer à tout le monde. Il y a d'abord la foule des hommes et des femmes qui, absorbés par le besoin, ne consacrent à l'Amour et à la Bête qu'une partie minime de leurs pensées. (Ed. Rod.) Mais il est évident qu'un écrivain placé au point de vue qui est celui de Bataille, et qui s'y tient, ne verra pas les choses du même regard que les autres hommes. S'il s'inquiète encore de morale, sa morale ne sera qu'une morale élargie, tellement élargie que les frontières n'en resteront discernables qu'à des yeux très clairvoyants.

Les conflits du théâtre de Bataille sont, en conséquence, exclusivement des conflits d'âme, des débats intérieurs. Ce dont s'inquiétera notre auteur, c'est de la vérité intérieure, du secret des êtres, de ce qui bouillonne en l'individu et qu'il n'exprime pas directement. Du coup se découvre l'art en nuances de Bataille, art exprimé non seulement par le langage direct, c'est-à-dire celui que nous employons pour rendre sans détours nos idées et nos sentiments, mais par le langage indirect, celui dont le sens n'est pas celui même de l'expression employée, mais celui qui voile ou révèle le sentiment intérieur. Le monde intérieur, le monde extérieur, leur relation et leurs positions respectives, voilà la grande réalité et voilà l'étude ; elle n'est pas commode.

Par l'œuvre déjà longue d'Henry Bataille on se rend compte facilement de cette rude besogne, de la façon dont il l'a conduite, avec quel charme, avec quelle maîtrise. Je regrette de ne pouvoir consacrer quelques lignes à l'*Amazone* et aux *Flambeaux* ; je regrette de ne pouvoir à propos de l'art de H. Bataille parler du théâtre de demain, problème plus important qu'on ne se le figure vulgairement, le théâtre plus que le livre exerçant une action directe sur la formation des mœurs. (A. Mortier.)



M. PIERRE DESTOMBES, le distingué violoncelliste, décédé.

assassinat qui se commet devant lui, en pleine obscurité, dans un salon hermétiquement clos où treize personnes sont réunies pour une séance de spiritisme. On a beaucoup de peine à trouver l'assassin, et même le poignard habilement caché. Mme Réjane pour représenter la spirite se fait toute menue, toute humble et reste cependant si fine et si intelligente ! M. Tarride joue avec une simplicité pleine d'esprit le détective qui ne trouve pas ; Mme Monna Delza est charmante en jeune ingénue injustement soupçonnée, M. A. Bernard élégant et animé dans son rôle de fiancé.

**

Le Châtelet ne nous entraîne pas cette fois tout autour du monde mais simplement à Bahia, avec une courte escale à Alger. Il s'agit pour un fiancé de retrouver son futur beau-père, qui depuis vingt ans a fui le domicile conjugal à cause de l'excérable caractère de sa femme. L'amusante fantaisie avec laquelle Mme Fontenay a composé le rôle de la dame acariâtre justifie la fuite éprouvée du mari.

Deux clous sont particulièrement à signaler : le ballet des roses, poétiquement amené, réalisé avec goût et très bien dansé par Mmes Sangetti, Relly et Samy, et l'émouvant défilé de nos troupes victorieuses passant sous l'Arc de Triomphe. La bonne humeur éclatante de M. Déan, le brio de M. Vitry, la gentillesse de Mme Lancrey, les pirouettes de M. Moris collaborent à la réussite de la pièce.

**

Le théâtre des Alliés, dont l'entreprise est fort intéressante, vient de donner une belle représentation d'une œuvre de grand mérite, *les Epis rouges*. En beaux vers, sonores et fertiles en images, M. Sicard chante le dévouement simple et passionné de ceux qui se battent et meurent pour la patrie, l'angoisse et l'abnégation des femmes et des mères restées au logis. Il a pris pour cadre la Provence qui est sa province et a laissé ses personnages dans la généralité : le berger, le pêcheur, la mère, le fiancé, l'ancien. De jeunes artistes appartenant à la Comédie Française ont tenu ces rôles avec talent sous la conduite de Mme Segond Weber et de M. Silvain. Une musique de scène, assez importante surtout au dernier acte, accompagne l'action et la souligne non sans éloquence mais parfois avec un peu de lenteur.

Une allocution de M. Nozière précédait le spectacle, disant le passé déjà brillant du théâtre des Alliés et l'avenir qu'il mérite.

**

Les représentations que l'on peut appeler classiques ont continué au Trianon Lyrique par *Rose et Colas*, un acte de Séadine et Monsigny et *L'Eprouve villageoise*, deux actes de Desforges et Grétry. Le public a écouté les deux pièces avec une égale attention, que toutes deux méritent. Si la seconde doit aux vers de son dialogue une certaine lenteur, un peu de prétention, la première est, dans sa naïveté, d'une fraîcheur tout à fait délicieuse. Naturellement, la différence des livrets se fait sentir dans les deux partitions. La verve de Monsigny est plus simple, démunie d'apprêt ; Grétry, tout aussi bien inspiré, montre déjà un souci plus grand de l'écriture, de la présentation.

On se demande comment un genre aussi gracieux, aussi spirituel a pu voir décroître son succès de façon qu'à Paris on ne pense pas à le pratiquer sur des livrets conçus à la moderne. L'accueil que le public de plus en plus intéressé fait à cette série de représentations est instructif à cet égard et semble indiquer que la fâcheuse inertie mise par les directeurs à défendre et à renouveler ce répertoire a été une des principales causes du mal.

Marcel FOURNIER.

ÉCHOS

AU LEAVE-CLUB

Tous les efforts possibles ont été faits durant ces derniers jours de fête pour amuser et réconforter nos soldats.

Nos chers « poilus » ont été gentiment fêtés familièrement choyés, le soir de la Noël et la nuit de la Saint-Sylvestre dans tous les hôpitaux de Paris — mais peut-être plus spécialement encore à Janson de Sailly, à Astoria et à Lutétia.

Notre ami « Tommy » bien qu'il ne soit pas « au home » a eu cependant aussi un joyeux christmas qui certes, a dû lui laisser de bien plaisants souvenirs.

En effet, les permissionnaires britanniques dans notre bonne ville n'ont pas eu à souffrir d'une impression de dépaysement et d'abandon ; car, le « Leave-Club » leur avait préparé une splendide bienvenue : plus de 1.400 privés » se trouvaient réunis à « l'Hôtel Moderne » — fêtant le 25 décembre dans un grand banquet — banquet qui coûta la vie à plus de 125 turkeys ! — Agapes monstrues ou furent également consommés d'innombrables pâtés, et un total prodigieux de puddings ! —

Ce jour-là aussi chaque visiteur du « Club » reçut un agréable petit souvenir, pour commémorer ce « merry christmas » ; parmi les bienveillants donateurs, il faut citer, M. Franck J. Gould et M. David.

A l'instar de Noël, le Jour de l'An a été pareillement l'occasion pour les braves soldats alliés de quelques heures de délassement heureux dans une atmosphère de cordiale intimité.

UNE MAIN FINE ET BLANCHE

Est l'apanage de toutes les personnes qui font usage de la *Pâte des Prélats* de la Parfumerie Exotique, 26, rue du 4-Septembre ; elle adoucit, satiné la peau, évite les rougeurs, guérit les engelures et les gercures. De même que de beaux yeux brillants et pleins de vie, sont assurés à toutes celles qui emploient chaque jour la *Sève Sourcilière*, produit spécial, très efficace pour brunir les sourcils et allonger les cils. C'est une spécialité de la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, Paris.

Voici l'époque des cadeaux et des douces gâteries. Que choisir, de plus exquis, pour exprimer la tendresse la plus attentionnée ? Bichara, magicien, nous présente tout un choix de charmantes surprises. Ses subtiles essences pour cigarettes, ses charbons odorants pour embaumer les appartenements, ses parfums enivrants, Nirvana, Yavahna, Sakountala, son eau de Rose de Syrie et tant de choses exquises encore ! Bichara, parfumeur syrien 10 Ch. d'Antin, Paris. Cannes, 61, r. d'Antibes. Marseille, M. Th. Mavro, 69, rue St-Ferréol. Nice, Ras-Allard, 27, av. de la Gare Biarritz, A. Lamothe, 9, pl. de la Liberté. Lyon, dans toutes les bonnes parfumeries.

SITUATION D'AVENIR

Brochure envoyée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, Paris.

Prix : 0.60

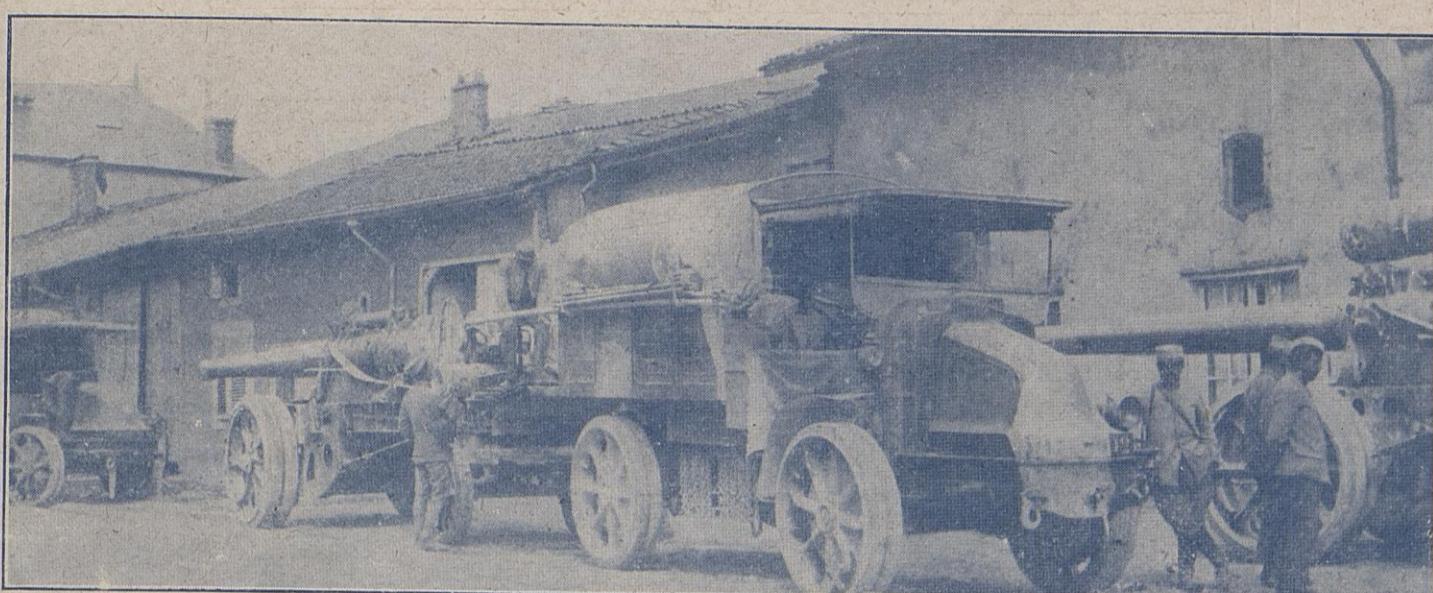
12 Janvier 1918

N° 3134

LE MONDE ILLUSTRÉ

HEBDOMADAIRE

UNIVERSEL



Nos tracteurs d'artillerie lourde traversant un village à proximité du front.

VIN GÉNÉREUX
TRÈS RICHE
EN QUINQUINA

BYRRH

SE CONSOMME
EN FAMILLE
COMME AU CAFÉ

AUX MARINS
7-9, Avenue de la Grande-Armée
PARIS
Spécialité de vêtements et hivernes pour l'automobile, imperméables, caoutchouc et parapluies du chauffeur. Manteaux et fourrures en tous genres.
Equipements complets, leggings, gants, lunettes, etc., etc.
ENVOI FRANÇO DU NOUVEAU CATALOGUE

VITTEL
"GRANDE SOURCE,"



EAU DE TABLE
ET DE RÉGIME
des ARTHRITIQUES

MAXIMA

ACHÈTE BIJOUX
TÉLÉP. GUT. 14.50
3, RUE TAITBOUT
ANTIQUITÉS
AUTOS (DE MARQUES)
AU
OBJETS D'ART & D'AMEUBLEMENT

MAXIMUM

APÉRITIF HYGIÉNIQUE
à base de Quinquina
DEMANDEZ
"UN QUINQUINA"
Propriété de l'Union des Détailants

ENTERITES
et MALADIES GASTRO-INTESTINALES
Diarrhée verte des nourrissons, Entréite muco-membraneuse, tuberculeuse ; Constipation, Accidents appendiculaires, Fièvre typhoïde, Maladies de la Peau, Acné, Eosème, Furoncles, etc.
GUÉRISON CERTAINE par l'usage de l'

ANIODOL
Le PLUS PUSSANT ANTISEPTIQUE
C sans Mercure ni Cuivre
Résistant sûrement l'antiseptique intestinal,
à la dose de 50 à 100 gouttes par jour
d'ANIODOL INTERNE
dans une tasse de fleurs d'oranger.
Prix 9.50 francs l'flacon. — Renseignements et Brochures :
à l'ANIODOL, 22, Rue des Mathurins, Paris

DONNEZ À VOS DENTS
UNE BLANCHEUR ÉCLATANTE
PAR L'EMPLOI DU
DENTIFRICE BLEU "HÉRA"
Garanti sans acide = Aseptisé Conserve
En Vente en PATE, ELIXIR & POUDRE Dans toutes Parfumeries
Brochure illustrée 81-82 Rue de Chézy NEUILLY (Seine)



Demandez de notre part la
JOLIE BROCHURE ILLUSTRÉE
contenant quantité de conseils sur
LES SOINS DE TOILETTE
adressée gratuitement
A TOUTES NOS LECTRICES
par les PRÉPARATIONS HÉRA
81 et 82, rue de Chézy, à Neuilly (Seine)

Folie d'Opium
PARFUM EXTRA
ENIVRANT

RAMSÈS
CAIRE - PARIS

EN VENTE DANS LES
GRANDS MAGASINS & PARFUMERIES



Les précieuses qualités antiseptiques et détersives du

Coaltar Saponine Le Beuf

en font un produit de choix pour tous les usages de la Toilette journalière, en particulier, comme

Dentifrice pour nettoyer et assainir la bouche et la gorge, calmer les gencives douloureuses, raffermir les dents déchaussées, etc.

Un essai de quelques jours suffit pour démontrer cette action bienfaisante due, non seulement à ses propriétés antiseptiques incontestables qui détruisent les fermentes putrides, mais encore à ses qualités détersives (Savonneuses), qu'il doit à la Saponine, savon végétal qui complète d'une façon si heureuse les vertus de cette préparation unique en son genre.

Se méfier des imitations que la vogue de ce produit bien français a fait naître.

SE TROUVE DANS LES PHARMACIES

DEMANDEZ UN

DUBONNET

VIN TONIQUE AU QUINQUINA

LA REVUE COMIQUE, par Lucien Métivet



O héros ! 6 martyr ! ce furent de tristes jours que ceux où Nicotina et Pétunia déesses de la démocratique cigarette et de la pipe poétique t'avaient abandonné ! que de visites inutiles à leurs temples déserts gardés par une prêtrise inexorable ! Et comme, rentré dans ta demeure, devant ton pot vide de tabac, tu as fumé, pauvre fumeur !

VENTE DANS TOUTES LES BONNES
MAISONS de fournitures photographiques.
Exiger la marque.

LE GLYPHOSCOPE RICHARD

Demandez notre
25, rue Mélingu
PARIS.

A SALONIQUE Sous l'œil des Dieux !

Vingt mois de campagne en Macédoine ont permis à l'auteur, le capitaine Jean-José Frappa, de saisir sur le vif cet Orient si spécial et typique et d'en faire dans ce roman — qui est un roman tout à fait délicieux — un tableau coloré, amusant et précis. :: :: :: ::

Un vol. in-18. — Prix : 4 fr.
J. FLAMMARION, Editeur, 26, rue Racine, PARIS

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique. 31. Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris

DUPONT Tél. 818-67
Maison fondée en 1847. Fournisseur des hôpitaux.
10, rue Hautefeuille, PARIS (6^e)

Tous articles pour blessés,
malades et convalescents
FAUTEUILS ROULANTS
et voitures de promenades
de tous modèles



BOUSQUIN

PATES ET FARINES SPÉCIALES
POUR LES ENFANTS

PARIS. 25. Gal. Vivienne. (ital. 1^e)

LES ESTOMACS DÉLICATS
Les DIABÉTIQUES, etc.

G LYCOMIEL
Gelée à base de Glycerine et de Miel anglais, sans huile ni graisse. Gardez à vos mains leur blancheur, à votre visage sa fraîcheur : restez belles en dépit des Saisons. Souverain contre les rougeurs de la Peau. Grand Tube 1'60 francs timbres ou mandat. Partie HYALINE, 37, Faub. Poissonnière, Paris.

DEJEUNER PRATIQUE



CHOCOLAT LOMBART

FLOREINE

CRÈME DE BEAUTÉ
RENDE LA PEAU DOUCE
FRAÎCHE PARFUMÉE

Maux de Tête, Névralgies
Grippe, Influenza

Aspirine

"USINES du RHÔNE"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS..... 1 fr. 50
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : 0 fr. 20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

**CHAUSSÉZ-VOUS
CHEZ TOMMY**
1, RUE DE PROVENCE
81, Passage Brady — 23, Rue des MARTYRS



Vous obtiendrez le maximum de récolte dans vos jardins en suivant les conseils de
L'ALMANACH DU JARDINIER
envoyé à tous gratuit et franco par
CH. LEMAIRE, grainier, 103, Boulevard Magenta, PARIS

CORS AUX PIEDS
Suppression radicale en 6 jours par la
TOPIQUE des CHARTREUX
Frédéric MOREAU
à OLISSES (Loire-Inf.)

**Les Parfums
d'ERNEST COTY**
Echantillon : 3' 75
EN VENTE PARTOUT
GROS : 11, Rue Bergère, PARIS

**ANCHOIS
sans Arêtes**
GREY-POUPON
à l'Huile d'Olive
OLIVES FARCIÉS

**ALCOOL de MENTHE
de
RICQLÈS**
Produit hygiénique indispensable
Le meilleur et le plus
économique des Dentifrices.
Exiger du RICQLÈS

Le plus grand choix de
BRACELETS-MONTRES
CADRANS RADIMUM &
VERRES INCASSABLES
:: Bijouterie actualités ::
Les célèbres Chronomètres Maxim
La Nationale, Le Chronoc
Demandez le dernier catalogue complet illustré
Edouard DUPAS Comptoir National d'Horlogerie
à BESANCON
MAISON FRANÇAISE

L'HIVER Le plus puissant médicament.
Gout excellent — Bonne Digestion
C'est MORUBILINE
la la Gouttes concentrées et filtrées.
Convalescents, Anémiques, Tousseurs
Bronchitiques, Tuberculeux, etc.
1/2 flacon 3.50. Flacon 6 francs franco poste. Notice gratis.
PHARMACIE du PRINTEMPS, 32, r. Joubert, Paris
et toutes Pharmacies.

SOCIÉTÉ ANONYME
DES
FILATURES, CORDERIES & TISSAGES D'ANGERS

BESSONNEAU

Administrateur.

BESSONNEAU

*a créé : les hangars d'aviation
les hangars hospitaliers
les tentes Ambulances
les baraquements sanitaires.*

ses "Bessonneau" ont fait leurs preuves depuis de nombreuses années, au cours de plusieurs campagnes, sur tous les fronts et sous tous les climats.

Actuellement, on copie les "Bessonneau" mais BESSONNEAU seul imperméabilise bien ses toiles et construit lui-même de toutes pièces : Tentes, Hangars et Baraquements.

On n'est donc réellement garanti qu'avec la marque :

BESSONNEAU

Edmond Proutière 1917

VIN de
PHOSPHOGLYCERATE
de CHAUX
DE CHAPOTEAUT.
FORTIFIANT
STIMULANT

Recommandé Spécialement
 aux
CONVALESCENTS,
ANÉMIÉS,
NEURASTHÉNIQUES,
 Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies.
 VENTE EN GROS:
 8. RUE VIVIENNE, PARIS.



JE GUÉRIS LA HERNIE
Nouvelle Méthode de Ch. Courtois, Spécialiste
39, Faubourg Montmartre, 30, Paris (IIIe) le Régis.
Cabinet ouvert tous les jours de 9 à 11 et de 2 à 6 heures.

SOUDVITE
Soudure complète en pâte, fils, baguettes
:: avec décapant puissant sans acide ::
EN VENTE PARTOUT
Tube d'essai 1 fr. franco mandat-poste
Voir à nos agences : 9 rue de l'Étoile - PARIS

OBÉSITÉ LIN-TARIN

MESDAMES
Les Véritables **CAPSULES**
des D^r JORET & HOMOLLE
*Guerissent Retards, Douleurs,
- Régularisent les Époques.*
La R. 4^e Bo^{is} /^e M^{me} SÉRGIN, 165, Rue 3^e Honore, Paris.



Nous prions INSTAMMENT nos abonnés de toujours joindre une des dernières bandes à leurs demandes de renouvellement ou de changement d'adresse.



Edition Estampes de la Grande Guerre
CAMIS & C°
Graveurs-Éditeurs
59, Boulevard de Strasbourg - PARIS



SACRIFICE
peint par DUTAILLY

Avec marge d'estampe en feuillée format 81×65	12fr.
Avec marge d'estampe aquarellée à la main	18 "
Encadrée sous verre vrai bois sculpté	60 "
Réemmargée sur Watmann 100×69 en feuille	20 "
Réemmargée sur Watmann 100×69 aquarellée	26 "
Encadrée sous verre vrai bois sculpté	70 "
Encadrée aquarellée	76 "
Petit format 32×45 marge d'estampe	3 "
Encadré vrai bois sculpté	17 "

C. H. HEUDEBERT

CH. HEUDEBERT PAINS SPÉCIAUX, FARINES de LÉGUMES et de CÉRÉALES
LÉGUMES DÉCORTIQUÉS, CACAO & L'AVOINE, FARINES de BANANE
M. HEUDEBERT - Magasins d'Alimentation. Bros. BROCHURES sur demande: Usines de NANTERRE (Seine).

Crème EPILATOIRE Basée
— L'ÉPILLA — du Dr SHERLOCK
SPECIAL POUR ÉPIDERMES DÉLICATS
Une seule application détruit en quelques minutes
POILS et DUVETES du visage ou du
corps. Rend la peau blanche et veloutée.
Flacon : 5'50 (mandat ou timbre). Emboutisseur,
R. POTEVIN, 2, Pl. du Thiers, François, PARIS.

E. VILLIOD
DÉTECTIVE
37, Bd Malesherbes, Paris.



Enquêtes - Recherches Surveillances

POUDRE DE RIZ AMBRE ROYAL La plus Parfaite des Poudres VIOLET, PARFUMEUR, PARIS

L'IMPERIAL anciens et modernes. ACHAT AU COMPTE.

ROSELIE

ROSELLY
du Docteur CHALK

Poudre de Riz LIQUIDE
ABSORBE TACHES DE ROUSSEUR
avec la même facilité que l'éponge absorbe une goutte d'eau.
Flacons à 4 fr. et 1 fr. fcc. Ph^e DETCHEPARE, C^o BARRIET.
L^e FERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.
VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

RHUM S^T-JAMES



ce prestigieux pays des Antilles est le d'origine des premiers Rhums du Monde

FORCE
rapidement



par l'emploi du
VIN de VIAL

Son heureuse composition

QUINA, VIANDE
LACTO-PHOSPHATE de CHAUX

en fait le plus puissant des fortifiants.
Convient aux Convalescents, Vieillards,
Femmes, Enfants et toutes personnes
débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES.

A CEUX QUI SOUFFRENT

DE LA

HERNIE

Vous venez de contracter une hernie, ou cette infirmité vous importune depuis plusieurs années et vous avez, sans résultat, fait de multiples essais pour en atténuer les inconvenients.

Vous recevez des conseils contradictoires. L'un vous dit : « Ce n'est rien », l'autre : « C'est très grave ». Passant successivement par ces deux états d'esprit, vous commencez par négliger votre infirmité et comme l'on dit, par « vivre avec elle », jusqu'au jour où vous la voyez augmenter de volume ou manifester des tendances à « s'étangler ».

La crainte des complications vous saisit soudain, et, sans plus réfléchir, vous courez peut-être vous en remettre au premier bandagiste, ou — qui pis est — à un pré-tendu « Spécialiste » ou « professeur » dont vous aurez remarqué les réclames mirifiques.

Vous vous livrez alors aux mains inhabiles des soi-disant « guérisseurs » français ou étrangers, opérant en personne ou par correspondance, dont la seule profession est d'exploiter la souffrance humaine.

Méfiez-vous, car leurs vagues « méthodes » et leurs promesses mensongères ont pour seul but de vendre, à des prix scandaleux, de vieux bandages démodés, hors d'usage et incapables de procurer le moindre soulagement.

Le hernieux avisé, soucieux de sa santé comme de ses intérêts, ne se laisse pas tromper par les promesses, les « soi-disant » garanties, ni par les circulaires amplifogues et les fausses attestations de ces véritables « mercantis » de la Science.

L'instruction générale permet heureusement à chacun de comprendre aujourd'hui les causes et les conséquences d'une affection nullement mystérieuse et malheureusement très répandue.

Le hernieux sait à quoi il s'expose en laissant sa hernie sans soin.

Aussi, dès qu'il l'a constatée, il prend immédiatement les précautions nécessaires en appliquant un appareil vraiment perfectionné, et de préférence à tout autre, le nouvel *Appareil Pneumatique Imperméable et sans Ressort* de A. Claverie, le seul capable de contenir intégralement la hernie et de favoriser ainsi sa réduction définitive.

Le blessé sait qu'il s'assure ainsi un soulagement et un bien-être complets, la faculté de travailler sans gêne ni fatigue et la certitude absolue que toute complication sera pour l'avenir, évitée.

Au reste, si vous souffrez de hernie, récente ou ancienne, vous avez intérêt à lire la nouvelle édition du « Traité de la Hernie » par A. Claverie, ouvrage de 160 pages et 150 photogravures qui contient une étude sérieuse et approfondie sur la hernie ainsi que la description de cette belle découverte dont s'honneure la Science française et qui a été consacrée par l'approbation du Corps Médical.

Demandez-le aujourd'hui même à M. A. Claverie, 234, faubourg Saint-Martin, à Paris en joignant au besoin quelques détails sur la nature de votre cas. Par retour du courrier — et discrètement — vous recevrez gratuitement ce remarquable Traité et tous renseignements utiles.

Les Etablissements A. Claverie (les plus importants du monde), 234, faubourg Saint-Martin, à Paris (angle de la rue Lafayette. Métro : Louis-Blanc) sont ouverts tous les jours même dimanches et fêtes de 9 heures à 19 heures.

De dévoués Spécialistes se font un devoir d'y prodiguer à tous les excellents conseils de leur longue expérience professionnelle, ainsi qu'au cours des voyages réguliers organisés chaque mois dans les principales Villes de Provincie et dont les dates de passage sont indiquées sur demande.

Dr B.

SANTÉ

obtenues

**Porte-Plume
Ideal
Waterman**

3 MODÈLES :

“REGULIER”

“SAFETY”

P.S.F.

LE PRÉFÉRÉ
SUR LE FRONT



En Vente dans toutes les Bonnes Maisons et chez

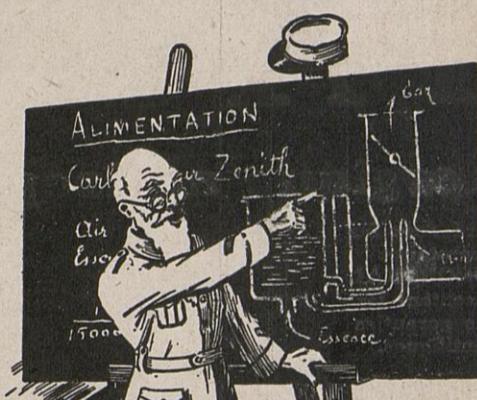
KIRBY, BEARD & C° L^d

Catalogue Spécial franco.

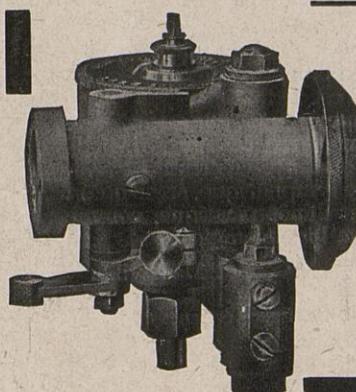
5, Rue Auber, Paris.

ZENITH

Le programme
pour l'obtention du brevet
militaire
d'aptitude
automobile
comporte “l'Étude
du
Carburateur
ZENITH
(LES JOURNAUX)



Société du CARBURATEUR ZENITH



Siège Social et Usines : 51, Chemin Feuillat, LYON

MAISON A PARIS : 15, rue du Débarcadère

USINES ET SUCCURSALES :

PARIS, LYON, LONDRES, LA HAYE,
MILAN, TURIN, DÉTROIT, NEW-YORK,
GENÈVE.

Le Siège Social à Lyon répond par courrier à toute demande de renseignements d'ordre technique ou commercial.

ENVOI IMMEDIAT DE TOUTES PIÈCES

URODONAL

dissout l'acide urique

Goutte
Migraines
Sciaticque
Gravelle
Rhuma-
tismes
Obésité
Calculs
Artério-
Sclérose

Communications
à l'Académie de
Médecine
(10 nov. 1908) ;
Académie des
Sciences
(14 décembre 1908)
Fournisseur du
Vatican.



L'URODONAL
réalise une
véritable
saignée
urique (acide
urique, urates
et oxalates).

Etablissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.
— Le flacon, franco 8 francs; les 3 (cure intégrale), franco 23 fr 25. — Envoi sur le front. — Pas d'envoi contre remboursement.

L'OPINION MÉDICALE :

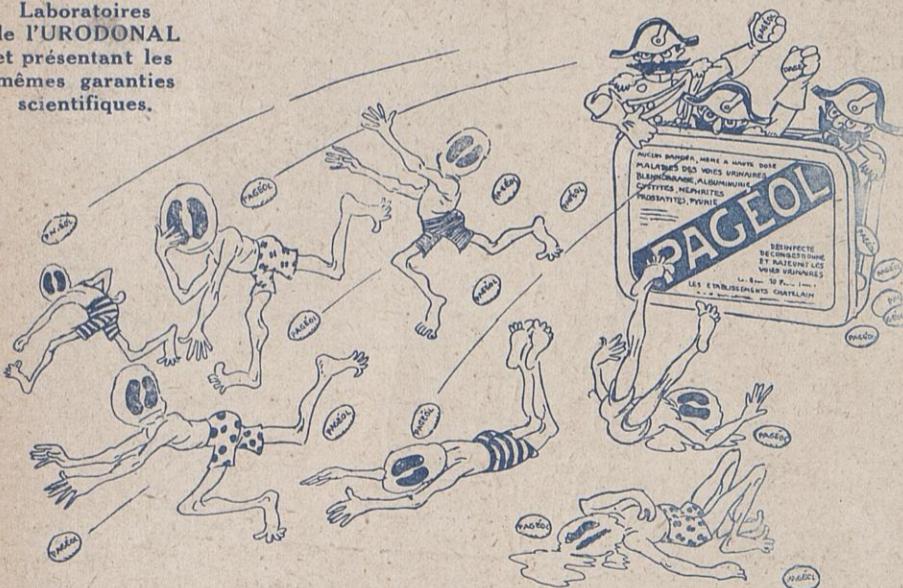
« Partout où il peut exister, l'acide urique ne saurait tenir contre cet énergique dissolvant et mobilisateur qu'est l'*Urodonal*. Celui-ci le chasse de partout, des fibres musculaires, des parois digestives qu'il alourdit, comme des tuniques vasculaires et artérielles qu'il incruste; du derme qu'il empête, comme des alvéoles pulmonaires et des éléments nerveux qu'il imprègne... D'où l'on voit la multiplicité d'effets bénétaires résultant du lavage de l'organisme qui lui seul résume et concrète tant d'indications thérapeutiques. Qu'on ait pu autrefois le discuter, c'est fâcheux; il ne semble plus possible, à notre époque, d'en méconnaître et d'en contester la valeur. »

Dr BETTOUX, de la Faculté de Médecine de Montpellier.

PAGÉOL

énergique antiseptique urinaire

Préparé dans les
Laboratoires
de l'URODONAL
et présentant les
mêmes garanties
scientifiques.



PAGÉOL est sans pitié pour les gonocoques

L'OPINION MÉDICALE :

« Le *Pagéol*, qui décongestionne les muqueuses des voies urinaires, renouvelle les tissus, grâce à un rajeunissement complet des cellules. Le *Pagéol*, meurtrier non seulement pour le gonocoque partout où il existe, mais encore pour tous les autres microbes auxquels ce dernier peut s'associer, suffit à tout. Il est le fondement, la base du traitement de l'arthrite ou du rhumatisme blennorragique, parce qu'il est celui de la blennorragie elle-même. Car son action s'exerce, non seulement à la surface, mais également dans la profondeur des tissus, dans l'intimité de leurs éléments histologiques, où il s'en vient en même temps supprimer toute stase lymphatique, stase qu'on retrouve toujours à l'origine de tout épanchement, de tout dépôt plastique, comme il s'en forme dans les articulations atteintes de rhumatisme blennorragique. »

Dr BERTRAND, de Malzéville.

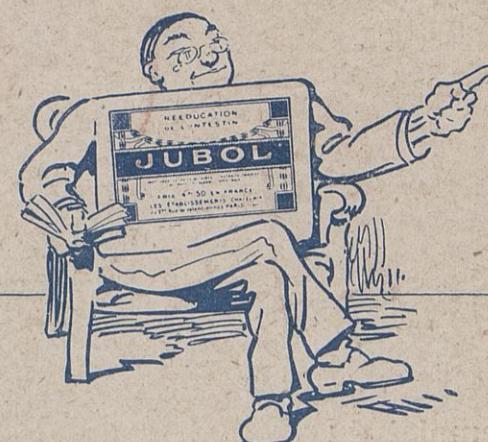
Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. La demi-boîte, franco 6 francs 60.
La grande boîte, franco 11 francs. Envoi sur le front.

Paris. — Imprimerie E. DESFOSSÉS, 13, quai Voltaire.

JUBOL

La purgation physiologique

le seul faisant la rééducation fonctionnelle de l'intestin.



Jubol rééduque l'intestin.

Des maîtres éminents ont établi le « danger social » de la purgation, qui irrite l'intestin et en entretient la paresse.

Une communication retentissante à l'Académie des sciences en précisait les inconvénients et préconisait une nouvelle médication, la RÉÉDUCATION DE L'INTESTIN, par un produit rationnel : le Jubol, qui seul avait servi aux expériences cliniques.

La jubolisation ou rééducation de l'intestin consiste à pratiquer un massage interne doux, onctueux et persuaſif. Le Jubol, avide d'eau, forme une masse qui nettoie, COMME AVEC UNE ÉPONGE, tous les replis de la muqueuse, sans heurt, sans irritation, sans fatigue.

Le Jubol contient de l'agar-agar et des fucus qui foisonnent et rééduquent la paroi endormie de l'intestin, ainsi que les sucs des glandes digestives et les extraits biliaires qui sont toujours en déficit chez le constipé.

Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris (10^e Arr.).

HÉMORRHOÏDES JUBOLITOIRES

TRAITEMENT SCIENTIFIQUE

Antihémorragique, Calmant et Décongestionnant

La boîte, franco 6 francs. Les 4 boîtes, franco 22 francs.

PRIX DU JUBOL
La boîte 5 fr. 80
Les 4 boîtes 22 francs.

FANDORINE

et l'Obésité

Hémorragies

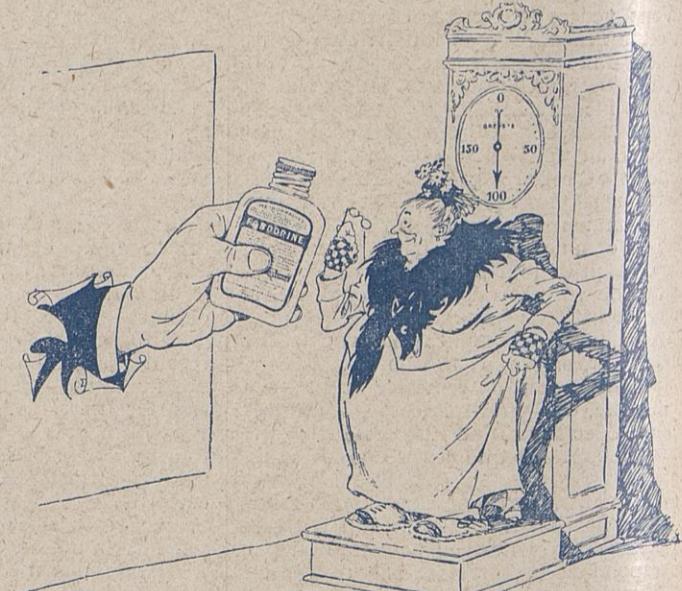
Irrégularités

Fibromes

Vapeurs

Retour d'âge

Migraines



80 % des femmes
ne sont pas sa-
satisfaites de leur
santé.

Toute femme obèse doit prendre
de la FANDORINE

A partir de quarante ans, la femme s'engraisse par suite d'insuffisance glandulaire, seule l'ophtalmologie (Fandorine) peut la guérir et lui conserver une taille normale.

Dans leurs mémoires : les docteurs POULET, professeur agrégé à la Faculté de Lyon, RÉGNIER, ex-interne des Hôpitaux de Paris, ancien chef de laboratoire d'électrothérapie de la Charité de Paris ; M. GIRAUD, de Reims ; J. VALENTIN, de la Faculté de Médecine de Lyon, médecin gynécologue conseillent la FANDORINE contre l'obésité des femmes.

Etablissements Chatelain et toutes pharmacies, 2, rue Valenciennes, Paris
Le flacon de Fandorine : fco, 11 francs ; flacon d'essai : fco, 5 fr. 30.

Imprimé sur papier surglacé des Papeteries BERGÈS — Lancey, Lyon. Paris.